

L'HÉRITIÈRE DES SPITZEMBERG

Eugène MATHIS



Roman historique vosgien

Imprimerie René FLEURENT, FRAIZE

L'HÉRITIÈRE
DES
SPITZEMBERG

Eugène MATHIS

Roman historique Vosgien

Réédité grâce à l'obligeante autorisation
de Monsieur René MATHIS,
Censeur au Lycée Clemenceau, de Nantes, fils de l'auteur.

I. La levée en masse

C'était le dimanche 1^{er} septembre 1793, sur la place des Arcades, au village de Fraize, dans les Vosges ! Là, depuis la première heure, les citoyens Flayeux, maire, et Gaillard, procureur de la commune, se tenaient en permanence. Presque toute la population était accourue et les entourait. Car ce jour-là, une trentaine de réquisitionnaires de la première classe que la levée en masse arrachait à leurs foyers devaient partir.

La plupart avaient conservé leur costume de paysan : grande blouse bleue que des points de chaînette en rouge ornaient au col et aux poignets et haut chapeau en feutre à larges bords plats qu'ornait, pour la circonstance, une cocarde tricolore. Les plus pauvres n'avaient que le sarrau, blouse étroite descendant seulement à la ceinture qu'une bande d'étoffe nouait sur le pantalon et, au lieu de chapeau, le bonnet de laine tricoté ou le « jauké » à trois pièces qui les faisaient ressembler à des petites filles ! Quelques-uns n'avaient même pas de souliers et portaient en sabots. C'est que, en ce temps-là, on n'était pas riche dans ce coin reculé de la montagne des Vosges.

Chacun serrait sous sa blouse, ou portait, suspendu à un bâton, le modeste baluchon noué dans un mouchoir.

Dire que l'enthousiasme soulevait cette foule serait faire injure à la vérité. Bien des causes contribuaient d'ailleurs à rendre ce départ plutôt morose. Les plus déterminés avaient déjà répondu à l'appel de la Patrie en danger. L'absence de ceux qui partaient maintenant allait se faire sentir durement au moment des gros ouvrages. Puis les mères et les promises étaient là dont les mines contristées ne contribuaient pas peu à assombrir ce départ. C'était le matin : la plupart n'avaient pas dormi, or c'est toujours le soir, après une journée d'excitation et quand l'estomac est satisfait, que se produisent les grands courants qui soulèvent les foules. Enfin, nos montagnards sont par nature peu portés à l'emballement, et ils l'étaient d'autant moins ce jour-là que la plupart n'étaient pas préparés aux événements grandioses et terribles qui ont marqué

cette époque. Il faut dire les choses comme elles sont : si la Révolution avait trouvé dans les villes et dans les habitants éclairés des campagnes des adeptes fervents, la masse, peu instruite, ne suivait qu'en rechignant. Il est vrai, qu'exception faite pour les départements insurgés, la nouvelle de la France en danger avait jeté comme un éclair dans ces âmes frustes et on peut dire que l'idée de patrie, du jour au lendemain, s'était révélée avec toute sa puissance et sa séduction. Il fallait cette secousse pour faire accepter avec soumission des changements aussi profonds dans les habitudes et dont le plus sensible était certainement ce service obligatoire qu'on venait de décréter pour la première fois.

Tous avaient, ce matin-là, répondu à l'appel de la municipalité, mais la menace du présent, l'incertitude de l'avenir pesaient lourdement sur ce départ et les quelques cris joyeux qui s'élevaient de la foule n'avaient pas eu d'écho.



L'appel fait, le citoyen Gaillard, du haut des marches, avait, dans la prose grandiloquente de l'époque, lancé un appel à l'assemblée. C'était un homme court et replet, à l'air intelligent et bon vivant à la fois, et qui tenait de ces qualités autant que de l'ascendant que lui donnait son titre de notaire royal, l'autorité qu'il exerçait dans tout le canton.

« L'heure des grands devoirs a sonné. Les privilégiés, traîtres à la patrie, avec les hordes des tyrans se ruent sur le peuple de France pour lui arracher les libertés si péniblement acquises. Qui d'entre vous voudrait retourner à l'antique esclavage ? Qui voudrait de nouveau payer la dîme, faire la corvée, se soumettre à l'impôt odieux de la gabelle ? La mort plutôt que le régime infâme sous lequel nos malheureux ancêtres ont vécu ! Du fond de leurs tombes, ils nous crient leurs souffrances, ils nous adjurent de les venger et ils maudiraient leurs fils assez pusillanimes et assez lâches pour se soustraire à leur appel. Citoyens, qui avez la force et la jeunesse, c'est à vous de relever le défi de l'étranger. Que l'amour de la liberté rende vos cœurs invulnérables et vos bras invincibles. Et

vous parents, donnez sans murmurer vos enfants pour l'amour du salut commun. Séchez vos larmes pour ne point amollir le courage de ceux qui vont partir et dont les travaux vont étonner le monde et changer la face du genre humain. »

Il n'avait pas fini de parler que des cris et un roulement de voitures retentissaient à l'autre bout de la rue. C'étaient les volontaires du Valtin et de Plainfaing qui passaient.

« Mes enfants, dit Gaillard, voilà vos camarades des autres communes sur la route de la gloire. Allons-nous arriver les derniers ? Hâtons-nous ! Le citoyen Maire et moi allons vous conduire jusqu'à Saint-Dié, où nous vous remettrons aux représentants du peuple chargés de vous équiper et de vous enrégimenter. »

De grandes voitures à ridelles s'avancèrent où les réquisitionnaires ainsi que les autorités prirent place aussitôt sur des bottes de paille. Un dernier baiser à ceux qui restaient et la promesse de revenir bientôt et, au trot des lourds chevaux de labour, le convoi s'ébranla. Les grands chapeaux un instant s'agitèrent, puis tout disparut au bout de la rue. Les enfants de Fraize sont partis ! Ils ne devaient revenir, ceux qui en revinrent, que onze ans plus tard.

II. À Saint-Dié

Toutes les routes qui convergeaient vers Saint-Dié étaient encombrées et faisaient penser à de multiples rivières déversant leurs eaux dans un lac commun. De la plaine montaient, par Raon-l'Étape, les troupeaux, le blé, l'avoine et le vin ; de tous les points de la montagne par Saulcy, Robache et Taintrux affluaient les voitures de foin, de paille, réquisitionnées par l'armée. Au milieu de tout cela, dans de longs chars, des charrettes, à pied, les volontaires accompagnés souvent de leurs parents et des autorités de leurs villages, dans un tumulte de cris et de chants, s'en allaient vers la ville.

Les autorités du district, la municipalité, les commissaires de l'armée avaient fort à faire pour canaliser cette marée. On inscrivait à la hâte, on faisait des convois de chariots ; on organisait des compagnies ; les volontaires eux-mêmes choisissaient leurs chefs et vite, par la route de Wisembach, le torrent montait vers l'Alsace. C'était l'artère par où le sang de la montagne affluait à la frontière menacée.

Mais malgré toute la bonne volonté et la diligence des autorités, l'encombrement était extrême et le désordre qui ralentissait les opérations croissait de minute en minute. Le long des rues, sur les places, les chars alignés gênaient la circulation ; les auberges regorgeaient ; les cours des maisons, les écoles et les églises étaient envahies. Et, au-dessus de tout cela, le bruit des appels et des disputes montait dans la chaleur étouffante d'un jour d'été.

Quand le contingent de Fraize put arriver à Saint-Dié, la matinée était déjà avancée. À l'entrée de la rue d'Alsace, la cohue était telle à cause du ressac causé par les départs, qu'il fut impossible de continuer. On laissa là les voitures et, précédés du Maire et du Procureur, les jeunes gens tentèrent de s'ouvrir un passage.

Les voituriers, comprenant qu'ils ne pouvaient aller plus loin, ne sachant où remiser leurs attelages, résolurent de retourner sans attendre plus longtemps.

Seul le cabaretier Lomont refusa de les suivre. « Vous direz à ma femme, leur dit-il, qu'elle soit sans inquiétude si elle ne me voit pas rentrer de bonne heure. Je veux attendre ces Messieurs. »

Il prit son cheval par la bride et lentement, patiemment, suivit le flot. Il parvint ainsi jusqu'à l'auberge du Bon Coin que tenait, en face de l'église du Faubourg, un nommé Mahuet. Il connaissait assez la maison et il y était suffisamment connu pour espérer y trouver le vent. Car il avait son idée. Il n'était point possible qu'un pareil concours de population n'amenât quelque désordre dont il était tout prêt à profiter.

Le moment est venu de présenter au lecteur le personnage qui doit, dans ce récit, occuper une place d'honneur — si on donne à ce mot toute sa signification — du moins la plus grande importance.

Au physique : trente ans, taillé en hercule, le faciès mangé par un système pileux noir, dru et hérissé, d'où émergeait un nez pointu ; deux yeux brillants et fureteurs. Au moral : une seule passion, mais portée au plus haut point ! l'argent, servie par une absence complète de scrupules. Comme profession : cabaretier, charretier, maquignon, et même cultivateur selon les jours et les occasions. Tel était l'homme. Toute la journée, il erra par la ville, allant de groupe en groupe, écoutant, supputant.

Malgré l'empressement des organisateurs, la presse continuait dans la ville où, sans cesse, de nouveaux arrivants comblaient les vides des départs. Et, dans cette foule surexcitée par les événements, les libations prolongées et la température, les passions mauvaises commençaient à fermenter.

Au moment de partir, beaucoup de volontaires n'avaient pas répondu à l'appel. Accompagnés des leurs, ils allaient répétant, pour excuser leur conduite, qu'ils ne voulaient pas laisser d'ennemis derrière eux et que, s'ils partaient, ils voulaient être accompagnés par tous ceux qui trouvaient dans leur fonction une raison de rester. Ces vagues insinuations se précisèrent bientôt.

Il y avait, détenus à l'évêché, huit suspects, ou ci-devant comme on disait alors. C'est sur ces têtes que l'orage s'amassait.

Vers une heure, Flayeux et Gaillard rencontrèrent Lomont sur le grand pont :

« Enfin, lui dirent-ils, nous nous retrouvons. Depuis midi, nous vous cherchons ; on dirait que vous jouez au « trate » avec nous. Nos jeunes gens sont partis, non sans peine. Mais enfin nous sommes parvenus à les tirer du guêpier que commence à devenir cette ville et où ils étaient exposés comme tous ces traînards à faire des bêtises. Nous avons hâte nous-même d'en sortir. Vous avez promis de nous ramener ; quand pensez vous, partir ?

— Mais j'ai encore quelques courses à faire. Je ne sais si je pourrai atteler avant la nuit. Vous feriez bien de prendre les devants.

— Après une attente aussi longue, il vous reste encore des commissions ? Vous en aviez donc en diable ?

— Sans doute, et puis on trouve toutes les portes fermées.

— Écoutez, nous pouvons encore attendre une heure. Hâtez-vous et prenez-nous en passant à la « Cruche Salée ».

Deux heures après, les deux compagnons ne le voyant pas venir, se décidèrent, en grognant, à reprendre à pied le chemin de Fraize.

— Nous avons été bien nigauds, disait Gaillard, de nous fier à Lomont. Pour une raison quelconque, ce « sujet-là » n'a pas envie que nous rentrions avec lui. As-tu remarqué l'air gêné qu'il avait en nous parlant ? Quatre lieues à faire à pied après une journée pareille, cela n'a rien de récréatif. Mais quoi, c'est pour la Patrie. En avant donc !

Comme l'avait dit Gaillard, notre « sujet » ne tenait pas à rentrer ; l'occasion qu'il attendait se présentant de plus en plus imminente, ce n'était pas le moment de s'absenter.

C'était donc le dimanche 1^{er} septembre, date tristement célèbre dans les annales vosgiennes. Les derniers réquisitionnaires du district devaient partir ce jour-là et la foule était grande de ceux qui étaient accourus pour leur dire adieu. Ce départ cette fois inévitable, même pour les retardataires de plus en plus nombreux, joint aux autres causes qui, les jours d'avant, avaient tant échauffé les esprits, devait de la menace faire passer aux actes ces gens surexcités.

La municipalité, voyant le danger, avait mis sur pied la garde nationale. Mais les armes dont disposait le corps avaient été distribuées aux volontaires qui étaient déjà partis. Le commandant refusa donc d'exposer ses hommes désarmés à la fureur des énergumènes. L'un des officiers, Ribaucourt, veut cependant s'opposer à l'enlèvement de deux canons qui restent ; il est menacé et n'échappe qu'à grand-peine à la mort ce jour-là que pour succomber le lendemain.

Et, d'heure en heure, le ton montait comme le bruit du tonnerre dans un ciel d'orage.

L'insurrection prenait de la consistance et s'organisait.

Pourtant, vers midi, l'effervescence parut se calmer dans les rues. Mais les auberges étaient pleines de tapage. Quand le vin eut de nouveau échauffé les esprits, les cris reprirent : « À mort les aristocrates », « Nous ne voulons pas partir en laissant des traîtres derrière nous ».

Les révoltés qui s'étaient procuré des armes par la force chez les juges du tribunal, les agents forestiers et plusieurs particuliers formèrent bientôt un rassemblement tumultueux.

Le maire Bareth, le procureur Martin, et les officiers municipaux se mêlèrent à la multitude, prêchant le calme et le respect des lois. Mais leur autorité est méconnue. Des cris s'élevèrent : « À l'évêché ! Mort aux traîtres ! » Et la foule semblait obéir à un mot d'ordre, comme un torrent dévastateur se rue sur l'édifice dont elle enfonce les portes. L'évêque était absent ; le grand vicaire essaie en vain de parlementer : les appartements sont envahis. Les prisonniers, en ce moment même, achevaient leur repas dans le salon donnant sur le jardin. En entendant tout ce bruit, ils devinent que c'est à eux qu'on en veut. Ils fuient et, du haut du mur qui clôt le parc, ils se laissent tomber dans la ruelle des Corvées et s'élancent ensuite à travers champs, vers le bois d'Ormont.

À la vue du butin, la fureur de la plupart change d'aspect. Pendant que les plus excités, les moins vils peut-être, continuent la poursuite, les autres font main basse sur les objets de prix. Sans vergogne, au nez du vicaire général et des autorités accourues, dans



une bousculade terrible, ils emplissent leurs poches. L'argent, les bijoux, les ornements, le linge des armoires, tout disparut.

Dans cette bagarre, que devenait notre héros ? Oh ! il ne perdait pas son temps. Sa haine des aristocrates n'allait pas jusqu'au crime et la présence des prisonniers à l'évêché lui importait peu. S'il avait suivi la foule, c'était uniquement pour se trouver là au bon moment. De

tous ces démenageurs improvisés, il s'était tout de suite révélé le plus habile et le plus expérimenté. Flairant les bons coins, opérant seul, et secrètement de préférence, pour n'avoir pas à partager et à rendre de comptes, le cas échéant, ménageant la place dans ses poches profondes et ne s'encombrant qu'à bon escient, il sortait enfin de l'évêché vers quatre heures du soir, les reins saillants, le torse rebondi, la blouse ballonnée et les mains aux cuisses, le chapeau sur les yeux, reprenait en hâte le chemin du « Bon Coin », attelait son cheval et partait. Sur la porte, il se heurtait au patron.

— Eh quoi ! vous partez comme ça, Monsieur, c'est-à-dire citoyen Lomont, sans le coup de l'étrier. Ne craignez-vous pas de sortir maintenant ? On me dit Spitzemberg assassiné. Seriez-vous mécontent de mon service que vous allez ainsi sans penser à la petite note. Car vous me devez dix livres cinq sols pour votre « décasse ».

— Nous sommes de revue, citoyen Mahuet. Je reviendrai mardi comme d'habitude et je vous réglerai. Aujourd'hui, je suis pressé. »

Et il s'en alla pendant que Mahuet murmurait :

— Pressé, je comprends pourquoi. Et puis, pour me payer, il aurait fallu « farfouiller » dans ses poches et le diable seul sait ce qu'il en aurait tiré. »

Pour sortir de la ville, notre voleur devait percer les flots de plus en plus épais de la foule hurlante, qui semblait s'être portée toute entière de ce côté.

C'est que là, en effet, venait de se dérouler la scène la plus terrible du drame. L'un des prisonniers de l'évêché, le seigneur Hugo de Spitzemberg, en se laissant tomber du mur, s'était foulé un pied, et sa fuite en avait été retardée. Aussi les poursuivants l'eurent bientôt rejoint. Ils lui enlevèrent ses pistolets et le ramenèrent triomphalement en ville. Alors, sous les injures et les coups, le malheureux commença à gravir son calvaire. On accourait de toutes les directions et bientôt il disparut noyé dans cette foule hurlante et sanguinaire. Ne pouvant plus marcher, il tomba. Alors on le traîna comme un cadavre sans souci de ses douleurs et de ses cris, par la rue St-Charles, le long de la Grande-Rue et dans tout le Faubourg.

Les magistrats de la ville, pour avoir essayé d'intervenir, avaient failli être écharpés. Il n'y avait plus d'autorité, plus de loi, plus de mœurs. Les femmes même semblaient avoir perdu toute pitié. Et c'est le cœur serré que les honnêtes gens assistaient impuissants à ce spectacle épouvantable, à cet orage déchaîné sur leur ville et qui menaçait de tout emporter.

Pendant quatre heures, cette vague de terreur roula, promenant le martyr. On était sorti de la ville ; la nuit venait ; les bourreaux fatigués de crier et de frapper, le jetèrent pantelant et demi-mort sur les marches d'une croix de mission.

Alors là, à coups de bâton, comme si, selon l'expression d'un témoin, ils eussent battu du blé dans la grange, ils achevèrent leur victime.

C'est à ce moment que Lomont entre en scène.

Comme il s'approchait de la croix, il s'entendit interpeller par un grand gaillard aux mains rouges.

— Hé citoyen ! C'est toi le patron de la voiture ?

— Oui, citoyen, pourquoi ?

— Tu arrives à point. Retourne ta bête et reconduis-moi chez lui cette fripouille. »

Disant cela, il désignait sur les marches de la croix le cadavre affreusement mutilé de l'homme qu'on venait d'immoler. Le sang coulait encore des blessures et les pieds s'enfonçaient dans une boue gluante et rouge. Lomont eût voulu être loin ; mais comment

résister à de telles gens ? Il s'exécuta donc et son trésor lui chargeant les épaules, se résigna à reprendre, à la tête de son cheval, le chemin de la ville. On souleva le cadavre et le bourreau, monté sur la voiture, l'agrippa, le fit basculer par-dessus les ridelles et l'étendit sur la paille qui avait servi de siège aux volontaires.

Alors au bruit des tambours et des trompettes, à la lueur des torches, dans un tumulte de cris, le sinistre cortège rentra en ville.

Lomont marchait, la tête baissée, honteux et inquiet malgré tout. Mais l'inquiétude l'emportait sur la honte et se concrétisait dans cette pensée, peu en rapport avec les grandes passions qui bouillonnaient autour de lui. « Pourvu que mes bretelles tiennent bon ! »

Arrivé devant la maison de Spitzemberg, on enfonça la porte, on descendit son cadavre et on le traîna dans le corridor. Puis les assassins se répandirent dans la maison pour chercher de quoi étancher leur soif.

Les domestiques épouvantés s'étaient enfuis. Tout était à la discrétion des brigands. Lomont les avait suivis et sur tant de belles choses où la lueur des torches accrochait des rayons, il jetait des yeux pleins d'une telle convoitise que le gaillard aux mains rouges en fut frappé.

— On ne peut pas, doit-il, prendre les peines des pauvres gens pour rien ; nous ne sommes plus au temps de la corvée. Tu as ramené Spitzemberg sous son toit ; c'est à lui de te payer. Comme nous n'avons pas le temps de chercher l'argent, choisis dans le mobilier ce qui peut te faire plaisir. Allez, vous autres, qu'est-ce que vous attendez pour payer ce brave homme ? À lui ce bureau, ce fauteuil, ces chandeliers ; chargez-moi ça sur sa voiture et qu'il s'en aille montrer dans son village à quelle sauce nous mangeons les ennemis du peuple. »

Il ne se le fit pas répéter et, à tour de bras, cinglant son cheval, il partit à travers les rues, enfin désencombrées.

Quelques heures plus tard, par la nuit noire, il frappait discrètement à sa porte. À sa femme accourue, il dit : « Ouvre la grange et pas un mot à personne ! » Personne, c'étaient ses trois petits enfants qui dormaient à poings fermés et les voyageurs qui

auraient pu se trouver de passage à l'auberge. Mais la maison vide et sombre, ce soir-là, n'avait pas d'hôtes. Il fut donc loisible au voleur de décharger sans bruit et de prendre toutes ses précautions pour mettre à l'abri l'objet de ses rapines.

Quand, à la lueur d'un falot fumeux, la femme aperçut cet amoncellement de richesse, elle eut un mouvement de protestation et de révolte:

« Mon pauvre homme, à quoi penses-tu donc ? Mais c'est le malheur et la honte qui entrent chez nous !

— Écoute, femme, fais-moi grâce de tes « fiauleries ». D'ailleurs je suis moins coupable que tu parais le croire. Ces choses-là : on me les a données ou elles étaient à la discrétion de qui voulait s'en emparer. Si je ne les avais pas prises, j'en connais qui en auraient fait plus mauvais usage. Autant moi qu'un autre ! Et puis, tu sais, motus sur tout ceci ! »

Sa nuit fut agitée. Devait-il se contenter de sa part de butin ou tenter, en retournant à Saint-Dié, de renouveler sa prouesse de la veille. Ce dernier parti l'emporta. Debout dès avant le jour, il avait scellé son cheval car il ne voulait plus s'embarrasser d'une voiture. Après l'avoir conduit par la bride, par des sentiers jusqu'au dehors du village, pour éviter des rencontres toujours possibles, il l'enfourcha et galopa de nouveau vers la ville tentatrice.

Il se félicita de cette précaution quand, arrivant à Anould, il constata une animation inusitée à pareille heure. Le bruit des événements de la veille commençait à circuler et à mettre en émoi la population des villages. À Saulcy, le tocsin sonnait et des bandes se formaient avec des armes de fortune pour descendre vers Saint-Dié. On disait que les volontaires partis la veille y avaient été massacrés. Ce bruit mis, dit-on, en circulation par Ribaucourt, l'officier échappé à la fureur des bandits, malgré ce qu'il avait d'invraisemblable, mit l'inquiétude et la colère au cœur de ceux qui craignaient pour les leurs et chez tous le désir de savoir, de courir aux nouvelles.

Quand Lomont arriva, il put croire que le désordre de la veille avait continué toute la nuit, car les bandes sinistres circulaient déjà par la ville. Après avoir remisé son cheval à la « Cruche Salée » pour

ne pas éveiller de soupçons au « Bon Coin », il se dirigea poussé par son instinct, vers la maison de Spitzemberg. Toutes les baies en étaient ouvertes ; la populace y grouillait comme en pays conquis et, parmi les jurons et les cris, le bruit des verres annonçait suffisamment à quelle occupation on s'y livrait.

Il pénétra ; des gens chargés de bouteilles, montaient des caves ; partout des brocs, des bols, tout ce qui pouvait présenter un contenu rempli jusqu'au rouge bord et aussitôt lampé par des bouches goulues. Le vin coulait sous les tables et poussait des ruisseaux sur les parquets. On pataugeait dans cette mare rouge. Et partout dans les fauteuils, sur les divans, les lits, au milieu des armoires et des secrétaires éventrés, des tiroirs vidés, des gens vautrés, des hommes, des femmes et même des enfants, gouaillant, se soulant odieusement. Au milieu de cette orgie, Lomont circulait, ne buvant pas, lui, n'ayant soif que d'or. Mais tout ce qui avait du prix et qui était pratiquement transportable avait déjà été enlevé la veille. Il attendait donc que la foule, assez ivre pour perdre de nouveau toute retenue, se portât vers d'autres maisons d'aristocrates qu'on commençait à nommer.

Les passions rapidement s'échauffaient. On brisait la vaisselle, on bousculait les meubles. Tout à coup, une bouteille lancée à toute volée vint frapper une glace magnifique fixée au mur. Dans les éclats de verre, une pluie de pièces d'or roula sur le plancher. Alors ce fut une ruée infernale pour s'emparer de cette aubaine. On s'écrasait les mains, on se déchirait les doigts aux débris de verre ; puis ce fut une mêlée tragique où l'on s'arracha les cheveux et les vêtements. Les ongles, les dents férocement entrèrent en jeu au milieu des juréments des hommes et des hurlements des femmes. Lomont était fort, il était de sang-froid ; sa part fut bonne. Mais il ne s'était pas aperçu, dans la fureur de la lutte, qu'un éclat de verre lui avait déchiré profondément la main. Il saignait copieusement. Cette circonstance l'obligea à s'éloigner pour panser sa plaie. D'ailleurs, il ne faisait plus bon se promener dans l'immeuble. L'incident de la glace semblait avoir déchaîné la rage de la foule. Les meubles volaient en éclats ; les lambris étaient arrachés et jetés par les fenêtres. Puis quand les appartements furent vidés, on s'en prit aux portes, aux volets, aux rampes ; tout fut arraché, réduit en miettes.

La maison vide, on voulut l'incendier, mais le feu, sans doute faute d'aliments, refusa heureusement de prendre.

Des membres de la municipalité, accourus pour mettre fin à ce désordre durent se retirer en hâte pour éviter d'être massacrés.

Vainement essayait-on de réunir la garde nationale : trop de ses membres s'étaient déjà compromis ; les autres hésitaient à bon droit à se mesurer, presque sans armes, à tous ces forcenés. Les tambours avec lesquels on essayait de battre le rappel étaient crevés et la voix des citoyens assez courageux pour prêcher le calme était aussitôt couverte par des menaces et des clameurs. Les brigands étaient les maîtres de la ville.

Et le danger croissait d'heure en heure. On enfonçait maintenant les portes de toutes les maisons dont les propriétaires étaient désignés comme des ennemis du peuple. Et les mêmes scènes de vandalisme et de pillage qui s'étaient produites chez Spitzemberg se renouvelaient.

Notre héros, la main bandée d'un morceau de linge arraché à sa chemise, suivait toujours les plus exaltés, faisant main basse sur les objets de prix. Bientôt ses poches et ses flancs atteignirent un tel état de pléthore qu'il dut sérieusement songer, s'il voulait continuer, à mettre à l'abri le produit de ses larcins.

La fatigue et l'ivresse tendaient d'ailleurs à manifester leurs effets. Les caves surtout étaient visées et, après les accès de fureur, la torpeur succédant aux trop nombreuses libations, amenait des défections dans la bande des plus déterminés.

Les uns restaient attablés, dans l'impossibilité où ils étaient de se relever. Les autres roulaient ivres-morts dans tous les coins. Si on ne visitait pas de nouveaux immeubles, les bons coups à faire allaient devenir rares et peut-être dangereux. Il convenait d'attendre.

Notre héros s'en fut donc vers la « Cruche salée ». Mais chemin faisant, il eut un ennui. Les paysans dont il avait surpris l'agitation commençaient à arriver en ville. Par bandes, armés de fourches et de faux, ils s'avançaient. Le Faubourg en était déjà plein. Vainement les autorités accourues essayaient de s'opposer à cette invasion en affirmant qu'aucun danger ne menaçait les leurs, ils ne voulaient rien entendre. Tous voulaient voir ; quelques-uns ayant eu

vent du désordre qui régnait, nourrissaient le secret espoir d'en profiter aussi.

Il y a de ces moments, dans les grands bouleversements et les guerres, où toute moralité semble disparaître, où le pauvre vernis que la civilisation a mis à grand-peine sur les mœurs s'effrite et tombe pour laisser reparaître dans leur brutalité primitive les instincts de rapine de la race. Ces gens qui, hier, auraient éprouvé des scrupules en faisant tort pour la valeur d'un sou à leur voisin, étaient prêts, l'occasion et l'exemple aidant, à participer à la curée qu'on leur annonçait.

Au milieu des nouveaux venus, Lomont remontait donc la rue, lorsqu'il eut la désagréable surprise de se heurter à la mère Caquel, sa plus proche voisine.

— Tiens, Colas, vous êtes déjà arrivé ? Je croyais être la première. Mais comment êtes-vous parti, je n'ai pas entendu votre voiture ?

— Je suis venu par une occasion. Un voiturier de Plainfaing.

— C'est comme moi. Si je n'avais pas rencontré ma cousine Tirlette avec son « homme », je serais encore à pousser les cailloux avec les autres.

— Les autres ?

— Oui, les autres, les gens de chez nous. Vous ne savez donc pas que toute la vallée descend. La route est pleine. Il y a là le Tiré et son fils, le grand Malhure, Titis Taré, et Colas Méon, le Blaison et un tas d'autres à qui on a fait croire qu'on massacrait leurs fils et qui arrivent, vous pensez dans quel état. Heureusement que ces Messieurs de la ville assurent qu'il n'y a rien de vrai, car je ne sais pas ce qui serait arrivé. Mais vous connaissez tout ça. N'empêche que je suis bien contente de vous avoir rencontré. On dit qu'il ne fait pas bon en ville, et une femme toute seule... »

Elle causait, elle causait, et lui allait, allait, ne répondant plus, n'ayant plus qu'une idée : la perdre dans la foule et disparaître. Puis il semblait qu'elle avait aperçu sa main blessée qu'il dissimulait cependant de son mieux sous sa blouse.

Ses poches et ses flancs gonflés avaient peut-être déjà attiré son attention. Il attendait des questions gênantes et en lui-même la souhaitait à tous les diables. Mais malgré l'intention évidente qu'il avait de se débarrasser d'elle, celle-ci ne le lâchait pas, tel un chien perdu qui s'accroche à vos pas. Ne voulant pas continuer vers la « Cruche salée » où elle n'eût pas manqué de le suivre, il avait rebroussé chemin vers la ville. Là, nouveau spectacle : l'évêque suivi de son clergé en surplis, s'avavançait priant Dieu de ramener au calme cette foule égarée.

Devant le cortège, la rumeur se calmait, les gens s'écartaient, des hommes se découvraient, mais, derrière, les groupes se reformaient et la foule, reprise par son instinct, se ruait de nouveau au pillage. La France vivait alors sous le régime de la Terreur, les têtes des prêtres réfractaires tombaient à Paris et même dans les Vosges, et pourtant par ce qu'on a vu, la religion conservait encore un certain prestige dans nos montagnes.

Les principes révolutionnaires avaient pénétré les masses mais dans les tréfonds des âmes les croyances ancestrales n'avaient pas été atteintes.

Il avait fallu la vue de la procession pour arrêter le caquet de la mère Caquel et la distraire de ses préoccupations. Elle s'était signée et restait immobile, plongée dans son admiration.

Quand elle leva les yeux, Lomont avait disparu.

Rentré à la « Cruche Salée », il prétextait une visite à l'écurie pour s'enquérir de son cheval. Des rouliers s'y trouvaient. Il se mit à le bouchonner avec énergie pour se donner le droit de rester là. Quand ils furent partis, il s'empara d'une fourche, fit un trou dans un tas de fumier, lia à la hâte ce qu'il avait rapporté dans son mouchoir ensanglanté, — c'est étrange ce que les mouchoirs à carreaux des anciens pouvaient contenir de choses — et enfouit son trésor.

Maintenant rassuré, il s'en fut dans la cour panser de nouveau sa plaie qui continuait à saigner. Puis il se hasarda à jeter un regard discret dans la salle. Elle était pleine de gens armés de triques qui gesticulaient, buvaient, hurlaient. C'étaient des montagnards descendus des vallées, à l'annonce du chambardement. Lomont,

pour ne pas être reconnu, crut prudent de ne pas s'aventurer dans cette galère.

Il retourna à l'écurie où un œil sur le tas de fumier, il se mit de nouveau à bouchonner son cheval. Le brave animal ne comprenait rien à cet excès de soins auquel il n'était pas habitué.

Mais, tout à coup, une rumeur plus haute se fit entendre dans l'auberge et la foule des buveurs se jetant dans la rue s'en alla vers la ville.

Lomont, se hasardant à sortir, trouva Pochel, le cabaretier, le nez en sang, qui crachait sur sa porte.

— Comment ? vous ne faites pas comme les autres ? Vous êtes donc le seul honnête homme dans cette bande de voleurs et d'assassins. Voyez comme ils m'ont arrangé pour avoir osé leur réclamer le prix du vin qu'ils ont bu. Et je ne sais vraiment pas ce qui serait advenu de moi si la nouvelle n'était pas parvenue qu'on volait tout en ville et qu'il y avait de bons coups à faire. Si c'est là les nouvelles mœurs, les braves gens peuvent se réjouir. Quant à moi, je ferme ma boutique à l'instant. Je ne tiens pas à me faire voler et écharper davantage. Puisque vous connaissez la maison, vous passerez par la cour pour prendre votre cheval lorsque vous voudrez partir. »

Malgré la mine contrite qu'il se crut obligé de prendre, ce discours ne pouvait que réjouir Lomont. La maison fermée, le trésor ne courait aucun risque. Et en outre, puisque tout le monde, sans aucune retenue, courait au pillage, il ne risquait plus le blâme de ceux qui pourraient le trouver mêlé aux voleurs.

Ces réflexions judicieuses l'incitèrent à retourner en ville pour faire de nouveau sa partie dans ce brillant concert. Et vraiment, il dut s'y trouver à l'aise.

Ce n'étaient plus seulement les maisons des aristocrates qu'on dévalisait. Mais la foule des paysans accourus n'y trouvant plus rien et voulant aussi cependant part au butin, envahissait toutes les maisons indistinctement. Il fallait servir à boire et à manger à ces faméliques ; les objets de prix disparaissaient dans les poches profondes, et on pouvait encore s'estimer heureux quand à prix d'argent, on parvenait à obtenir leur retraite. Mais ceux-là partis, il

en revenait d'autres que l'ivresse rendait plus méchants et plus exigeants encore. Ils menaçaient de vider littéralement la ville si on ne parvenait pas à endiguer cette marée de crimes.

Mais notre héros méprisait ces chapardages. Sa fringale, à lui, était de celles que ne satisfait pas la vue d'un bon morceau ou d'un verre.

Et il courut tout de suite à la maison de Spitzemberg où de nouveau la foule paraissait se porter. Le rez-de-chaussée et les étages étaient vides, mais les caves n'avaient pas encore été explorées dans toutes leurs profondeurs. À coups de pic, on frappait les murs pour découvrir les cachettes qui auraient pu s'y dissimuler ; on roulait les tonneaux, on éventrait le sol. Et la main tendue, les yeux ardents, tous suivaient les prospecteurs.



Tout à coup, l'outil heurtant le bois rendit un bruit sourd. Alors toute la bande y alla de ses griffes, et bientôt, dans la terre, on découvrit un coffre pesant. Les charnières sautèrent et, dans cette demi-obscurité, apparut, scintillant à la clarté des chandelles, un vrai amoncellement de richesses. Les dénombrer n'était pas possible. D'ailleurs, on n'en eut pas le temps. De nouveau, la ruée se produisit, les lumières s'éteignirent et le partage se fit dans la nuit, au hasard du poing et de la chance. Ainsi, en un clin d'oeil, dispersée dans les poches des manants, disparut une fortune édifiée pendant plusieurs générations par l'exploitation des servitudes.

Toujours l'un des premiers et des mieux servis malgré sa main qui de nouveau saignait abondamment, enfin satisfait de sa journée, Lomont s'apprêta à regagner la « Cruche Salée ».

Le désordre n'était cependant pas près de finir. Au bout de la rue, la foule amassée devant l'hôtel de ville hurlait à la mort et réclamait la tête de Ribaucourt, le malheureux officier de canoniers échappé la veille à la fureur des bandits et qu'on venait d'arrêter à Senones. Comme ancien huissier du Chapitre, il avait eu à intervenir maintes fois dans les petites affaires, pas toujours

propres, du citoyen Lomont. Celui-ci ne le portait donc pas précisément dans son cœur. Mais le succès rend magnanime et il laissait volontiers aux autres le soin de le venger.

Il se heurta dans le Faubourg au bataillon des volontaires du district de Bruyères qui, à leur tour, partaient pour l'armée. Cette arrivée grossit encore la foule qui encombrait les rues. Pourtant ce fut comme un dérivatif qui, momentanément, suspendit le pillage. Mais ils étaient déjà entourés et sollicités en sens contraire d'un côté par la municipalité de la ville qui leur demandait de lui prêter main forte pour rétablir l'ordre, de l'autre par les perturbateurs pour essayer de les soustraire à leur devoir. Comme ces derniers paraissaient avoir des chances dans leur entreprise, il fallut s'empresse le lendemain de diriger ces jeunes gens vers leur destination.

La nuit était venue : c'était le moment propice pour repartir. Mais une difficulté se présenta. Les objets qu'il avait rapportés de ses deux expéditions présentaient un tel volume qu'il ne lui était pas possible de les emporter sur son cheval sans attirer l'attention du cabaretier. Mais il eut tôt fait de trouver une solution : il allait repartir à cheval, emportant le moins encombrant, puis il reviendrait avec sa voiture.

Le lendemain était un mardi, jour de foire à Saint-Dié ; l'excuse d'un retour aussi rapide était toute trouvée. On a dit que l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu ; le soin avec lequel Lomont savait dissimuler le véritable but de ses démarches, prouvait bien qu'il en sentait la criminelle laideur.

Le trésor confié au fumier resterait donc sans surveillance pendant quelques heures. Mais il se rassurait en pensant que l'auberge était vide et qu'il serait là dès la prime aurore pour en prendre soin.

Rentré à Fraize, il prit à peine le temps de laisser souffler sa bête, l'attela à son chariot rempli de bottes de paille et repartit. Mais son cheval exténué par toutes ces courses, se refusait à prendre le galop et ne marchait qu'avec une mauvaise volonté ou une difficulté évidente. Aussi, quand il arriva à Saint-Dié, faisait-il grand jour. Le personnel de l'auberge était sur pied. Impossible de charger le précieux butin. Il réfléchit d'ailleurs que partir aussitôt éveillerait

l'attention. Et puis il commençait à craindre sérieusement que son cheval ne pût fournir ce dernier et définitif effort.

Enfin, il n'était pas mécontent d'être là pour savoir ce que cette journée lui réservait encore d'imprévu et peut-être de bénéfice. Il la passerait donc en ville et ne regagnerait son logis qu'à la nuit.

Après avoir constaté que son trésor n'avait pas été dérangé, après avoir renforcé encore la couche protectrice, ayant pris excuse du malaise de son cheval pour séjourner aussi longtemps dans une écurie, il se décida enfin à sortir.

La foule était encore plus dense, si c'était possible, que la veille. Et à première vue, il paraissait évident que ce n'était pas l'attrait des seules transactions commerciales qui attirait un tel concours de peuple. Aucun marchand d'ailleurs n'avait hasardé d'étaler ses marchandises. On connaissait maintenant dans tous les coins de l'arrondissement ce qui se passait en ville et tous les gens sans aveu n'avaient eu garde de manquer cette occasion d'exercer leur talent.

Mais la Municipalité faisait l'impossible pour conjurer de nouveaux dangers. Les membres parcouraient la ville, lisant les proclamations. On avait appelé les maires des villages voisins à la rescousse et ceux-ci, ceints de leurs écharpes, parcouraient les groupes ; prêchant le calme à leurs administrés. Enfin, pour épuiser tous les moyens, l'évêque suivi de son clergé en habits sacerdotaux, sortit de nouveau en ville, priant Dieu de ramener à la raison son troupeau indocile.

On gagna ainsi péniblement l'heure de midi. Malheureusement, des libations prolongées allaient faire perdre le bénéfice de tant d'efforts.

Dans la soirée, le bruit courut que Ribaucourt, ramené en vertu d'un ordre extorqué de force à l'autorité, venait d'être enfermé à l'hôtel de ville. Alors, les colères se raniment ; en un instant, une foule hurlante et avinée se rue sur le bâtiment, enfonce les portes et arrache le malheureux de sa prison. Ceux qui essaient de le défendre sont roués de coups et le prisonnier, sous les injures et les horions, est traîné par la ville jusqu'à la croix de Péricamp, où de même que Spitzemberg, il subit les pires outrages avant d'être mis à mort.

Si Lomont avait suivi, ce n'était qu'en curieux et en amateur des bons coups à faire. Ceux-ci ne se présentant plus, définitivement le drame perdait pour lui tout son intérêt. Les plus déterminés étant enfin rassasiés de sang et de butin, l'allant des premiers jours commençait à manquer et on sentait vaguement venir l'heure de la fatigue et peut-être de la réflexion et du remord.

Les volontaires de Rambervillers arrivaient à leur tour et ces gens de la Plaine paraissaient peu décidés à épouser les griefs des montagnards. Une répression sévère pouvait se produire d'un moment à l'autre. C'était le moment de disparaître. À la faveur de la nuit qui tombait, il put charger son butin et se mettre en route.

Mais les chemins étaient pleins de gens qui s'en retournaient vers leurs villages, criant et gesticulant, la vue de cette voiture paraissant vide, beaucoup s'élançaient pour y monter, et force était à Lomont de réclamer de son cheval un nouvel effort pour échapper à ces solliciteurs de place. La pauvre bête en nage soufflant de tous ses naseaux, était véritablement sur ses boulets. Il arriva ainsi péniblement à la Barrière d'Anould.

Là, nouvelle alerte. Un groupe, en l'entendant venir, s'était arrêté. Par les éclats de voix qui s'en échappaient, il reconnut des gens du pays. Alors, à tour de bras, il cingla la pauvre bête qui, d'un effort désespéré, partit à fond de train. Au milieu des invectives et des protestations, il passa. Mais rien, maintenant, ne pouvait plus déterminer l'animal à courir. Passé Sondreville, il s'arrêta tout à coup, chancela, puis s'abattit. Lomont descendit en jurant, essaya de le relever, mais inutilement ; il râlait. Que faire ? Laisser là l'attelage, enlever le trésor et fuir. Mais que penseraient, que diraient ceux qui suivaient et qui le talonnaient ? C'était l'homme des déterminations héroïques. Il détela à la hâte, coupa avec son couteau les sangles qui résistaient, dégagea le cheval et le roula dans le ravin. Puis, s'attelant résolument lui-même, il reprit son chemin. La route était mauvaise, le chariot pesant, mais il était fort comme un taureau. La crainte et la cupidité d'ailleurs, décuplaient son énergie. Heureusement pour lui, la nuit était noire et les gens de Clairegoutte que la vue d'un pareil équipage aurait pu intriguer, étaient couchés. Pourtant il hésita à traverser Fraize et ne craignant pas de s'imposer un effort

surhumain, au risque de se rompre les veines, il traversa la Meurthe au gué des Gravieres et, par les Aulnes, regagna la Costelle.

III. Le temps durant

Malgré toutes ses précautions et les préoccupations de l'heure, le manège Lomont avait été remarqué. Vous rapporterions-nous ainsi toutes ses allées et venues si la curiosité campagnarde, par déductions rationnelles, par bribes et morceaux, n'était parvenue à reconstituer pour les vieux qui l'ont racontée, la coupable entreprise ?

En temps normal, pareille aventure n'eût pu se dérouler sans attirer l'attention de la justice. Mais l'époque était troublée et comme nous l'avons vu, la justice n'existait plus. La société enfantait dans le sang un état de choses plus parfait. Mais entre ce qui avait été et ce qui serait, c'était la nuit où les pires passions s'agitaient sans vergogne.

Lomont ne fut pas sans s'apercevoir dans ses relations avec ses concitoyens que la vérité avait transpiré. Les allusions plus ou moins claires à son adresse ne manquèrent pas. Il fit d'abord la sourde oreille ; puis quand il comprit, le temps aidant, qu'il était assuré de l'impunité, il sortit les griffes, ou plutôt les poings, et comme il les avait puissants et s'en servait facilement, les langues prudentes se turent — du moins devant lui.

Une autre difficulté aussi troublait sa quiétude. Comment écouler, sans donner l'éveil, les merveilleux produits du vol ? Les pièces d'or françaises trouvèrent facilement preneur et emploi. Mais il en avait quantité d'étrangères dont la mise en circulation n'était pas possible sans la complicité d'une banque. Il eut encore la chance de dénicher cette providence en la personne de l'un de ses concitoyens. Le sieur Martin, agent d'affaires, véreux et retors, flairant une proie, devint l'un des habitués du cabaret de Lomont. Les libations aidant, une amitié étroite lia bientôt les deux coquins. La prudence du voleur se relâcha. Bref, moyennant un courtage princier, les précieuses pièces furent écoulées et leur prix transformé en belles et bonnes terres au soleil. Tout ce qui était à vendre tombait dans son lot. D'un autre côté, les actions de Martin montaient, montaient. Quel est donc l'aveugle qui a dit que bien

mal acquis ne profite pas. Ainsi pensait Lomont en tondant ses prés. Malheureux, qui semblait ignorer que la justice immanente a pour elle le temps et les générations et que les hypothèques qu'elle a prises, aussi tenace en cela que Martin lui-même, elle ne donne jamais main-levée.

Le compère voulait également se charger d'écouler les objets de prix. Mais il se montrait réellement trop exigeant ; le plus clair bénéfique de l'affaire en fin de compte, lui fût resté. Les deux complices se brouillèrent et l'opération en resta là. Lomont entassa le tout dans une chambre noire dont la clef ne le quittait jamais.

Martin, plus rusé, lui laissa ainsi en garde un trésor, aussi compromettant et dont il était assuré, maintenant, qu'il tenait l'autre par son secret, de faire son profit au moment opportun. Et le temps passait tassant les choses et les événements. Le cabaret, un moment à l'index, connaissait maintenant des jours prospères. Lomont avait une fille, Nanette, dont la jeunesse, la beauté et les mœurs faciles contribuaient puissamment à ce regain d'activité.

Il n'y a rien comme la grâce séduisante d'une fille bien stylée pour attirer les clients. Tout ce que le village contenait de jeunes gens et d'oisifs s'entassait le dimanche dans la salle enfumée que Nanette emplissait de son charme prenant. Le vendredi, nouvelle avalanche amenant, sous prétextes d'emplettes à faire au marché, tous les godelureaux du canton en mal d'amours faciles. La rouée savait si bien s'y prendre et permettait tant de privautés que chacun pouvait se croire le plus favorisé.



Quand Nanette commença à prendre de l'âge, elle pensa pourtant sérieusement à faire un choix.

Mais elle n'avait jamais eu à se mettre sous la dent que des fruits verts. La conscription ne lui laissait pas mûrir la jeunesse. L'armée de l'Empereur, comme Minotaure insatiable dévorait les hommes. Les jeunes gens partaient au fur et à mesure que l'âge les

rendait propres au service et on n'en entendait plus que rarement parler. Encore moins revenaient-ils.

Il ne restait que les infirmes peu propres à consoler Nanette et surtout à lui procurer l'étoffe d'un mari. Si elle ne parvenait pas à s'établir malgré sa situation plutôt favorable, quel devait à cette époque, être le sort des autres filles de France ?

La guerre ne frappe pas seulement la jeunesse dans les hommes. Combien de tendresses refoulées, de rêves brisés dans les foyers ou sans espoir de fonder une famille, vieillissaient les sœurs dés héros. Ce fut bien pis encore, quand les levées anticipées eurent fait définitivement le vide dans la cour de Nanette.

Alors elle dut tromper sa fringale d'amour avec un garçon sexagénaire. Claudon était un vieux marcheur de village, célibataire endurci et égoïste, assez riche pour ne se livrer à aucun travail et qui avait passé son existence à tourner autour des jupons. Il devint bientôt le client le plus assidu du cabaret ; Nanette lui rendit l'illusion de la jeunesse et, donnant, donnant, il consentit à se laisser plumer par ces doigts charmants aussi experts aux caresses qu'à ramasser l'argent.

Par ce caractère et par bien d'autres, elle tenait de son père et dans ses emportements de passion, elle n'oubliait jamais le côté pratique.

Futée comme elle l'était, elle avait compris de bonne heure qu'une sorte de mystère flottait sur la maison et elle n'avait eu de cesse qu'elle n'eût connu le secret. Maintenant elle savait tout ce que contenait la chambre noire et l'origine des ressources qui la faisaient, à son avis, le plus beau parti de la paroisse :

Car avec son manque de scrupules, elle n'aurait pu croire que ce détail pouvait éloigner un prétendant. Ainsi passaient les années dans le village que l'absence de jeunesse rendait morose pendant que les cloches sonnaient pour les victoires et que ces volontaires partis dans l'émeute, faisaient trembler la vieille terre d'Europe sous leurs pas de géants.

Dans cette solitude des jours, dans l'accoutumance des coups de tonnerre extérieurs le moindre incident prenait dans le village l'ampleur d'un événement.

C'est ainsi qu'on apprit que le fils de la mère Caquel, parti depuis dix ans, et qui n'avait jamais donné de ses nouvelles, venait de rentrer comme invalide avec une pension militaire.

Avant de partir, Pierre Caquel, avait été l'un des principaux soupirants de la belle Nanette alors dans l'épanouissement de ses seize printemps. Elle se demandait même, mais ne se souvenait plus exactement s'il n'avait pas été le premier. Et l'annonce de son retour ne fut pas sans l'émoustiller. Il était revenu d'Autriche avec une jambe plus courte que l'autre et amplement détérioré, mais le reste paraissait bon. Trente ans, haut de taille, solide et râblé, une figure agréable, tannée par les soleils exotiques, et que barrait d'une oreille à l'autre une moustache gauloise. Il s'était « si tellement bien fait, le fils à la « Caquelle », qu'on ne l'aurait quasiment pas reconnu ».

Tel quel il ferait encore un mari très présentable. Puisque l'Empereur ne lui renvoyait que celui-là de ses anciens adorateurs, eh bien, Nanette s'en contenterait. Et sa résolution aussitôt prise, elle travailla à la réaliser: Cela ne lui fut point difficile, le gibier se présentant de lui-même au piège.

Pierre revenait du régiment les côtes en long, le gosier sec, deux infirmités qu'on contracte trop souvent sous l'uniforme. Les longues stations devant un verre passées à conter ses aventures avaient plus d'attrait pour lui que les rudes travaux des champs dont l'imminente nécessité ne le charmait guère.

Non point qu'il voulut de parti-pris mener la vie inutile d'un Claudon ; il n'était pas encore descendu jusque- là ; mais il se disait qu'après ses longues épreuves, il pouvait bien se payer quelques jours de bon temps et qu'il ne serait pas sain de reprendre du jour au lendemain une existence à laquelle il n'était plus habitué. Et la « Caquelle » enchantée d'avoir retrouvé son fils, partageait entièrement sa manière de voir.

Bientôt à ces bonnes raisons pour fréquenter chez Lomont se joignit l'attrait des beaux yeux de Nanette. On avait vite renoué connaissance ; sous les cendres remuées un peu de feu avait couvé qui gentiment attisé s'était vite changé en brasier.

En soldat habitué aux subits bonnes fortunes, Pierre avait tenté de mener les choses militairement. Mais il avait rencontré une

vertu qu'il ne s'attendait pas à trouver à ce point farouche. Rouée comme elle l'était, elle avait compris qu'il fallait, en stimulant sa passion, lui tenir la dragée assez haute. Ses dérobades en stimulant sa passion, lui feraient croire en outre à sa vertu, conditions nécessaires pour amener le dénouement qu'elle rêvait.

Cela ne l'empêchait nullement, bien qu'avec discrétion, de continuer ses relations avec Claudon. Il restait à l'oiseau quelques plumes qu'il importait encore de recueillir. Mais, comme à la marelle, elle se sentait de force à jouer avec deux « chariots » ouverts à la fois.

Mais son manège n'avait pas échappé aux yeux perspicaces de « la Caquelle ». Tant qu'elle avait pu croire que son fils allait trouver chez Nanette les agréments dont elle tenait pour tous table ouverte, elle avait vu avec indulgence ses assiduités. Mais le jour où elle comprit qu'un sentiment plus profond risquait de la lui donner comme bru, elle se hérissa :

« Tu ne connais donc pas cette « trâpelle » que tu vas, comme un dindon que tu es, te laisser prendre à ses filets.

— Mais, maman, c'est une honnête fille.

— Honnête fille, celle-là ! comment a-t-elle fait pour te « borgner » à ce point les yeux. Interroge le premier venu sur sa prétendue vertu, et tu seras édifié. Tous y ont passé et si elle a joué avec toi l'ingénue, c'est pour mieux te prendre. Au moment où elle fait la sainte nitouche avec toi, elle se livre au vieux Claudon. Et c'est avec les restes de ce « bouquin » que tu penses faire tes choux gras ! tu n'es vraiment pas dégoûté !

— Oh ! on dit tant de choses... Pour moi je n'en crois rien.

— Tu n'en crois rien ! Mon Dieu... que les hommes sont bêtes ! Donne-toi donc la peine de regarder. En tous cas, il y a autre chose de plus grave encore auquel mon devoir est de te faire penser. On n'épouse pas une fille comme celle-là ; encore bien moins entre-t-on dans une famille pareille. Voyons tu n'ignores pas ce qui s'est passé en nonante-trois et dans quel sang le père a ramassé sa fortune... Tu étais déjà assez grand pour comprendre tout ce qui se disait.

— On disait, on disait, mais où sont les preuves ? Il y a-t-il seulement quelqu'un qui ait vu ?

— Ah ! il te faut des témoins... eh bien, tu n'as pas à aller loin. Je ne t'enverrai pas chez Gaillard et chez Flayeux, l'ancien maire, qui en savent déjà long, mais ta propre mère, que tu croiras j'en suis sûre, en sait plus qu'il n'en faut pour faire pendre cet homme. Si je n'ai jamais parlé, c'est par pitié d'abord pour sa pauvre femme et ensuite afin de ne pas m'attirer d'histoires. Puisqu'on laisse courir les criminels, les honnêtes gens n'ont qu'à se taire.

Oui, moi qui te parle, j'ai vu le lendemain de la mort de Spitzemberg, Lomont sortir de la cave de la maison, chargé comme une bourrique, les poches bourrées, la blaude gonflée. Il allait la tête baissée sous son chapeau rabattu, rasant les maisons. Et j'ai compris pourquoi le matin il m'avait plaquée pendant que je regardais Monseigneur ; je l'aurais gêné.

Et pendant toute la durée de l'émeute, pourquoi l'ai-je entendu partir et rentrer toutes les nuits.

On a trouvé son cheval crevé à Sondreville. Lui prétendait qu'il l'avait vendu à Saint-Dié. Mais on l'avait vu repasser à Anould et on ne s'expliquait pas la disparition de la voiture. J'aurais pu renseigner les gens, moi, et leur expliquer comment au risque de crever lui-même, il l'avait ramenée à bras dans la nuit. Notre cour est commune, et cela m'a permis d'apprendre bien des choses. J'ai vu des bottes de paille ensanglantée et je suis sûre que c'est lui qui a promené dans Saint-Dié le cadavre du seigneur.

Pendant huit jours, il a fait dire aux siens qu'il était malade. Et moi je le voyais, une patte bandée, « feurguener » dans tous les coins pour cacher tout le butin qu'il avait rapporté.

Enfin, m'expliqueras-tu pourquoi lui, qui avait été menacé plusieurs fois d'être saisi, a pu acheter tout ce qui était à vendre dans la paroisse ? Pourquoi, depuis, personne ne peut-il se flatter d'avoir vu ce que contient la chambre près du « poêle ». Toi qui es bien dans la maison, essaie donc d'y pénétrer.

Non, mon fils, tu ne peux entrer dans cette famille-là. Ton père — Dieu lui fasse paix — me disait en mourant : « Nous sommes pauvres, mais nous ne devons un sou à personne. Jamais il

n'y a eu de malhonnêtes gens chez nous. Dis-le bien à ce petit-là quand il sera grand ! » Eh bien, je crois le moment venu de faire la commission. Et c'est au nom d'un mort que je te défends, tu entends, d'introduire « une héritière de Spitzemberg » dans notre maison. Si tu passais outre, il te maudirait dans sa tombe, et je n'aurais qu'à disparaître. Si le bonheur que j'ai eu de te voir revenir devait s'acheter à ce prix, il eût été préférable que j'en fusse privée.

Si tu veux te marier, Pierre, tu ne vois donc pas que tu n'as que l'embarras du choix. Faut-il que moi, ta mère, je sois obligée de t'ouvrir les yeux. N'as-tu pas compris que notre voisine, la Mélie Chaxel, raffole de toi, que depuis que tu t'affiches avec cette dévergondée, la pauvre enfant dépérit ? Elle est trop honnête celle-là pour se jeter à la tête d'un garçon, mais pour qui a des yeux pour voir, il est de la dernière évidence qu'elle meurt d'ennui de se marier et qu'elle rêve de toi. Sa mère d'ailleurs a déjà jeté la faux et il est certain que les « parents aussi pensent à toi ».

Tous ces discours ébranlaient le pauvre Pierre et il se disait en lui-même que sa mère avait raison. Mais le moyen de se dépêtrer d'un filet si savamment tendu ? Les jeunes gens étant voisins, les relations quotidiennes permettaient à la rouée de reprendre les mailles au fur et à mesure qu'elles se rompaient. Tardait-il de se présenter au cabaret, elle était là guettant sa sortie ; elle lui faisait signe et il obéissait. Quand elle remarquait sa froideur, elle jouait avec art le grand jeu de la coquetterie : se livrait, puis reprenait et laissait le jeune homme étourdi sous ses baisers, affolé de désirs, englué de nouveau.

De pareilles situations ne peuvent se dénouer que par un effort dont Pierre, décidément, n'était pas capable ou par un coup violent découvrant tout à coup le danger que l'on court.

Ce fut encore sa mère qui, dans cette circonstance, sut trouver le moyen de frapper ce coup.

La pauvre femme qui assistait angoissée à la lutte où son fils se débattait depuis longtemps, attendait une occasion propice. C'était le moment des moissons ; la chaleur était torride et le village silencieux. Toute la famille était partie pour les champs. Seule, Nanette, trop grande demoiselle pour brûler son teint aux feux de la canicule, était restée à la maison sous le fallacieux prétexte de garder

le cabaret, mais en réalité pour une occupation aussi agréable que lucrative.

Pierre, après une heure de sieste, se levait pour retourner lui aussi, au travail, lorsque sa mère l'appela :

Laisse tes sabots, dit-elle ; passe par la cour et la grange de Lomont ; ne fais pas de bruit et entre sans t'annoncer. Je te promets une surprise. »

Le jeune homme dont la curiosité était vivement éveillée, obéit aussitôt. Comme il connaissait parfaitement la maison, il lui fut facile de pénétrer à pas de loup jusqu'au cœur de la place. Arrivé à la porte du « poêle », il écouta anxieux : des cris étouffés et des bruits de baisers arrivèrent jusqu'à lui. Il ouvrit : Nanette était dans les bras de Claudon.

Il serait difficile de dire qui, des trois personnages, se sentit le plus embarrassé. L'idée vint à Pierre de se jeter sur les deux coupables pour les étrangler. Mais c'eût été trahir son dépit. Les dents serrées, il murmura :

« En voilà du propre ! »

Mais Nanette ne restait pas longtemps démontée. Elle s'était déjà ressaisie et, jugeant tout perdu, elle se découvrit cynique :

— Et après ? Cela ne regarde que moi, il me semble. Et si cela ne te plaît pas, je n'en ai cure. De quel droit pénètres-tu ici comme un voleur ?

— Comme un voleur ! Il sied bien vraiment à « l'héritière de Spitzemberg » de m'appeler voleur. Quant à ton droit de te donner à un barbon, je ne le conteste point ; tu peux en user, en abuser même, jamais plus je ne viendrai le troubler. »

Et il s'en fut, bien guéri de son funeste amour.

Mais il s'était fait une dangereuse ennemie, et la rage de Nanette ne connut plus de bornes quand elle vit Pierre chercher des consolations auprès de Mélie.

Il venait, en effet, de s'apercevoir combien celle-ci était charmante, et il admirait la perspicacité de sa mère qui, pendant que lui, vieux coureur d'aventures, s'engluait, avait vu clair dans le jeu de

Nanette. Et son nouvel amour eut un autre avantage : il perdit l'habitude du cabaret et de la paresse et se remit courageusement au travail pénible de la terre.

IV Les Alliés à Fraize

Nous avons vu que les levées successives avaient dépeuplé le pays de l'élément masculin. Dans une contrée où les rigueurs du climat et l'aridité du sol rendaient la culture si difficile, tous les durs travaux retombaient sur les femmes, les enfants et les vieux.

Les jeunes gens qui partaient ne revenaient plus sinon en déserteurs. Il s'en cachait dans la plupart des fermes, surtout dans les coins retirés de la montagne où au su et au vu de tous, ils s'employaient aux ouvrages. La maréchaussée était impuissante à réprimer ces écarts. Aussitôt pris et réincorporés, ils s'échappaient de nouveau et regagnaient leurs foyers. Tous n'étaient pas de mauvais soldats au sens strict du mot. Beaucoup étaient partis comme volontaires en 1793. Mais la guerre durait trop, les privations devenaient excessives, l'élan patriotique qui avait soulevé la France pour la défense de la liberté était tombé. Aussi on était las, infiniment las de la guerre; peuple et soldats n'aspiraient qu'au repos. Mais on ne pensait pas que la paix pût être payée d'une invasion. Depuis près de deux siècles, la région des Vosges avait échappé aux incursions ennemies et on s'habitue vite à vivre en sécurité.

1814 fut donc un dur réveil. Mais il ne paraît pas que, dans un pays abandonné peut-être un peu trop précipitamment par l'armée du maréchal Victor, rien n'ait été fait pour tenir tête à l'ennemi. La résistance qu'opposèrent les paysans de la vallée de la Bruche n'eut pas d'imitateurs dans la région.

Aussi l'invasion s'y répandit comme une tache d'huile. Venant d'Alsace, par le col du Bonhomme, ou montant de St-Dié, Prussiens, Allemands, Autrichiens et même Russes se répandirent dans la haute vallée qu'ils rançonnèrent durement. Mais leur séjour fut de courte durée et l'on commençait à respirer lorsque Waterloo ouvrit une nouvelle ère d'épreuves et de misères.

Cette fois, ils s'installèrent comme des gens qui, arrivés au port, ont bien l'intention de s'y refaire et d'y demeurer le plus longtemps possible. Fraize eut à loger et à nourrir tout un régiment

de Bavarois. Par quel hasard malheureux ou quelle prédilection malencontreuse, avons-nous toujours eu à chaque invasion la visite de ces gens-là ? Le pays se souvient de les avoir revus en 1870 et entrevus en 1914. Un bon nombre même sont restés pour toujours sur « Le Lange ». Aussi savons-nous à quoi nous en tenir sur les procédés tyranniques de ces ennemis qu'une réputation controuvée représente comme les plus doux des Allemands.

Comme il n'y avait plus à craindre aucune attaque, nulle émeute, les soldats furent éparpillés dans toute la commune et logés chez l'habitant. Ils étaient si nombreux qu'on fut obligé d'en disséminer jusque dans les baraques éloignées. Celui qui a pu voir ces gens-là à table comprendra quelle charge on imposait aux pauvres habitants. Ils n'étaient pas difficile, sans doute, sur le choix des mets, mais en rien de rien « hamborés » de pommes de terre, « piachhis » de choux, et « standes » de choucroute, toutes les ordinaires et modestes provisions des logis eurent disparu.

Les « grosses légumes » furent, comme de juste, logées dans le village. Et, en vue de prémunir son complice contre tout désagrément possible, l'agent d'affaires devenu un personnage et dont l'autorité occulte se faisait sentir partout fit installer le colonel dans l'auberge de Lomont. Il y avait là d'ailleurs tout ce qu'il fallait pour contenter le reître le plus exigeant : bon gîte et table bien servie, sans compter le reste. Et ce reste devint rapidement aux yeux de l'occupant le plus précieux des avantages de la maison. Ce ne fut bientôt plus un secret pour personne que la belle Nanette était devenue la maîtresse de l'Allemand. Dès lors tout fut permis à Lomont ; il recouvra avec la sécurité toute son audace et toute sa jactance. Comme il n'était pas homme à perdre pareille occasion, il en profita pour s'adjuger nombre de monopoles générateurs, de profits. Aucune faveur ou aucune grâce ne pouvait parvenir au solliciteur que par le canal du cabaretier ou de sa fille. Et ni l'un ni l'autre ne négligeaient les petits cadeaux ou pots de vin, rétribution obligée de ces sortes de services.

Ses amours galonnées mirent un peu de baume sur la blessure d'amour-propre de la belle Nanette sans pour cela émousser sa haine et son désir de vengeance. Pierre et Mélie n'allaient pas tarder à s'en apercevoir.

À la longue, cette cohabitation avec l'ennemi finit par perdre ce qu'elle avait eu de pénible ; les méfiances firent place à une certaine familiarité ; les angles s'arrondirent entre l'habitant et l'étranger ; l'esprit de la famille passa au soldat qui l'occupait. On accepta même les services de ces gens : il faut bien vivre !

Et l'existence reprit son cours normal. Les loures vinrent rompre la monotonie d'un long hiver. Les récits des vieux soldats de l'empereur ne leur avaient pas encore donné l'attrait qu'elles eurent depuis. Mais on les passait déjà fort agréablement. Il y avait des jeux, oubliés depuis, qui ont fait les délices de nos aïeux. C'était notamment le « charbon » suspendu au-dessus de la table et sur lequel toute l'assemblée soufflait. Celui qui manquait d'haleine ou s'oubliait à rire, recevait la braise ardente à la figure. On jouait aussi au « torchon », lequel plus ou moins propre frappait au visage quiconque avait le malheur d'échapper au sérieux qui était de rigueur. Il y avait la « confession », où le pénitent était tenu de s'asseoir dans un cuveau rempli d'eau. Il y avait enfin les tours de toutes sortes que se jouaient les gens de ce temps-là et dont personne ne pensait à s'offenser. Les « tocsins » donnés aux veufs qui convolaient en secondes noces ; des chevaux de bois ou carnivals avec lesquels on brimait les ménages désunis ; les chasses au « darou » où l'on entraînait les innocents, etc, etc... n'avaient pas comme aujourd'hui à craindre l'intervention de la maréchaussée.

Enfin, quand l'hiver était passé, au moment de clore les « loures », il y avait, à la Saint-Grégoire ou « Saint-Gueurgôle », la noyade du « heurchâ » (une chandelle placée dans une betterave creuse ou un pot). Celui qui le gardait criait d'une voix désespérée : « Il naie, il naie. » S'approchait-on pour l'éteindre, on recevait un seau d'eau lancé à toute volée.

C'était un rite consacré. Or donc, Mélie, ce soir-là, veillait à son luminaire lorsqu'elle vit dans l'ombre quelqu'un s'approcher rapidement. Nul doute : l'arrivant nourrissait un projet subversif à l'égard du « heurchâ ». Et v'lant, en pleine figure le seau d'eau glacée. Un cri



furieux : « Tarteufel » lancé d'une voix rauque figea tout à coup le rire prêt à fuser de la jeune fille. Elle s'apercevait avec épouvante qu'elle avait arrosé un ennemi et, qui plus est, le colonel bavarois lui-même. Des ordres brefs, une galopade d'hommes en armes et la pauvre fille stupéfaite est empoignée rudement et conduite en prison.

Le local qui servait de geôle se trouvait alors sous les arcades à l'angle des rues de la Costelle et de l'hôtel de ville actuel. La porte venait à peine de se refermer sur la prisonnière tremblante, que Pierre accourait. Mais un factionnaire à son approche croisa la baïonnette. De rage impuissante, il restait là serrant les poings, proférant des invectives lorsqu'un soldat enveloppé dans son manteau passa près de lui et, sans s'arrêter, lui souffla : « Sauvez-vous, Bierre, vite, vite ! » Il reconnut Hans le Bavarois qui logeait chez sa mère. Mais il était trop monté pour suivre le conseil immédiatement. Quand il y pensa, il n'était plus temps. Une patrouille arrivait au pas de course ; en un clin d'œil il fut encadré et poussé brutalement lui aussi dans le local disciplinaire. Malgré sa résistance, on lui lia les mains et les pieds et on le laissa, étouffant de rage, auprès de Mélie épouvantée. Ce que dut être, pendant cette longue nuit, ce douloureux et peu banal tête à tête entre les amoureux, nous laissons au lecteur perspicace le soin de le déduire. Il y eut des cris, des larmes, sans aucun doute ; mais je n'assurerais pas qu'il n'y eut point aussi des baisers et des serments. Délicieux martyr ! Mais avec le jour, tout ce qui avait pu mettre un baume à leur commune infortune s'évanouit au souffle de cette pensée lancinante : « Que va-t-on faire de nous ? » Pierre aurait voulu détourner sur lui tout l'orage et n'en trouvait pas le moyen. Il prévoyait bien que l'offense faite à la majesté de l'uniforme par ce seau d'eau malencontreux allait attirer quelque désagrément à Mélie. S'il n'y avait eu que cela, il aurait pu espérer qu'on s'en tiendrait à une peine légère. Mais derrière l'officier, il y avait Nanette dont la rancune ne manquerait pas une si belle occasion de se satisfaire. Elle allait le pousser à prendre une de ces mesures comme seule sait en concevoir une imagination aussi perverse. Et il écumait de rage impuissante à cette pensée.

L'appréhension du pauvre garçon n'était que trop justifiée. Le colonel, en somme, n'était pas foncièrement méchant, et quand on

lui eut expliqué la méprise de Mélie, il se montra assez disposé à en rire, et il eût volontiers, en se faisant prier un peu, incliné à l'indulgence. Mais Nanette veillait. La joie secrète et mauvaise qu'elle avait éprouvée à la nouvelle de l'aventure semblait aviver encore son infernale beauté. Elle multiplia ses artifices de séduction et quand, par ses manœuvres complaisantes et coupables, elle tint le gros officier à sa discrétion, elle lui arracha la promesse d'une punition ignominieuse et terrible. Mélie, dépouillée de ses vêtements, devait être flagellée en public.

La nouvelle aussitôt connue dans la garnison, Hans s'empressa d'en informer la famille. Il y eut des démarches des parents affligés auprès du colonel. Mais il resta introuvable. Seul, le curé parvint à le joindre. Mais il était trop lié par sa promesse pour se laisser fléchir : « Non, Monsieur le Curé, inutile d'insister. Elle mérite d'être punie et elle le sera. Cependant, pour vous être agréable dans la mesure que me permet la discipline, je consens à mitiger la peine. La coupable conservera sa chemise et recevra dix coups de schlague au lieu de vingt. »

Le prêtre comprit qu'il n'obtiendrait rien de plus, mais décidé à faire jusqu'au bout ce qu'il considérait comme son devoir, il résolut de tenter, quoi qu'il lui en coûtât, une démarche auprès de la maîtresse coupable, il sentait avec son expérience et sa connaissance des passions qui troublaient son troupeau que cette intervention seule pouvait ramener le bourreau à de meilleurs sentiments. Mais en le voyant venir, Nanette s'était cachée, se déroband ainsi à une entrevue où, malgré son audace et son effronterie, elle sentait qu'elle n'aurait pas le beau rôle.

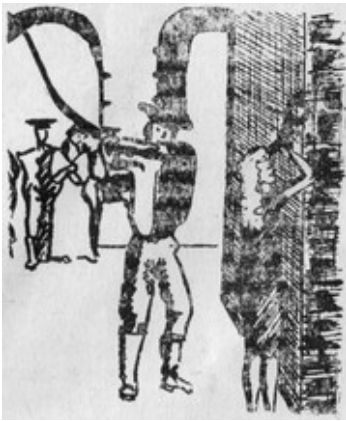
Pendant ce temps, les ordres étaient donnés pour l'exécution. Une trentaine de soldats, l'arme au pied, entouraient la prison. Les autres, venus là en spectateurs, se pressaient derrière. Des faces bestiales sinistrement rayonnaient dans l'attente du spectacle promis à leurs instincts de brutes.

Il y avait aussi, il faut bien le dire, quelques jeunes gens de la localité, se sentant honteux de se trouver là, mais retenus par une curiosité malsaine.

L'auberge Lomont était de l'autre côté de la rue, juste en face de la prison. C'était donc un magnifique poste d'observation où

Nanette, derrière ses rideaux, pouvait se laisser aller à tous les transports de sa joie mauvaise et se repaître avidement de l'humiliation et des souffrances de sa rivale.

Celle-ci parut tremblante, la figure décomposée entre deux reîtres bourrus. Lentement, méthodiquement, on lui enleva ses vêtements. Comme elle se crispait, serrant les bras de toutes ses forces pour ne pas les laisser passer, on les lui arracha par lambeaux. Alors elle se mit à crier désespérément. Un cri affreux lui répondit de la prison, face à l'un des piliers. Avec sa baguette en rotin, le « schlagueur » s'approcha. Alors le supplice commença. Un à un, en mesure, et sans presse, sur les reins et le dos, les coups cinglants s'abattirent, pendant qu'un soldat, imperturbable, comptait : « Ein, zwei, drei... »



La plainte de la victime plus véhémement à mesure que les coups se multiplient, se mue bientôt en un déchirement de la voix, râle et hurlement prolongé et profond comme en ont les bêtes qui agonisent. « Funf, sechs. » scande la voix monotone. La chemise se déchire et laisse apparaître le pauvre dos zébré. « Sieben, acht », le sang coule... À cet appel, à la vue de sang qui est leur sang, et qui réclame leur secours, un revirement subit s'est fait chez les jeunes. Les poings se tendent, les larmes montent aux yeux. Et devant le sentiment de leur rage impuissante, ils s'enfuient, le cœur pesant de haine et de remords. L'antagonisme latent des peuples s'est réveillé.

« Neun, zehn ! » La victime s'est affalée, les cheveux épars, tirant sur les liens qui retiennent ses mains. On la délie, et elle tombe, chair douloureuse et sans force, sur le pavé sanglant. Mais une pudeur instinctive, plus forte que la douleur, la met aussitôt debout. Et, tête baissée, comme un animal traqué, elle se rue à travers les soldats dont les rangs s'écartent et se jette dans la première porte ouverte. Une pauvre femme en pleurs est là qui la reçoit dans ses bras ; c'est la mère Lomont. Timidité malade, servilité d'esclavage, crainte de son mari et de sa fille, tout a cédé

devant cet affront et cette douleur infligés à la race. Et ce sera avec les vêtements de Nanette que sa victime, la nuit venue, quittera ce foyer de vice et de brigandage.

Quant à Pierre, lorsqu'on ouvrit sa prison pour le rendre sans plus à la liberté, on le trouva évanoui, les lèvres convulsées, et les membres sanglants sous ses liens.

V. Le complice

À quelque temps de là, Pierre, rencontrant dans la rue le père Lomont, crut voir sur ses lèvres un sourire moqueur. Il bondit sur lui et, le regardant dans les yeux, lui cracha à la figure toute sa haine et tout son mépris.

« Ah ! fripouille... tu ne te contentes pas du mal que tu fais ou que fait ta « chouette » de fille, il faut encore que tu viennes rire au nez de tes victimes !

— Jeune homme, passe ton chemin, je ne fais de mal à personne et je ne te demande rien.

— Tu ne fais de mal à personne, voleur ! Et ta fortune, d'où vient-elle ? Tu ne demandes rien ; il ne faudrait plus que cela. Mais nous avons cependant un compte à régler, chenapan qui fait battre les filles. Ce compte, nous le réglerons un jour, si d'ici là tu n'as pas été pendu pour tes bonnes œuvres.

— C'est toi qui seras pendu, car je vais de ce pas te dénoncer à M. le colonel.

— Ah, tu as l'audace de menacer, lâche ! Eh bien à ton aise. J'ai de quoi répondre à ton officier, et quand il apprendra chez qui il loge, il sera enchanté. Mais tu ne parleras pas, car tu sais ce que je veux dire. D'ailleurs, pour t'éviter cette peine, je vais de ce pas, moi aussi, trouver un autre colonel qui est à Saint-Dié, et lui révéler moi aussi une cachette où il sera bien surpris de retrouver les meubles de sa famille. Comprends-tu, « héritier de Spitzemberg ? »

Lomont n'avait que trop entendu et il s'enfuyait le dos rond sous l'outrage. Les soldats attirés par la dispute, bien que n'ayant rien compris, souriaient en voyant l'air piteux du cabaretier. Les voisins, prudemment embusqués, riaient aussi. Ils ne tenaient pas à se compromettre dans une affaire qui menaçait de prendre les

proportions d'un drame, mais ils n'étaient pas mécontents d'entendre dire son fait à l'homme qu'ils redoutaient autant qu'ils le méprisaient.

De retour chez lui, Lomont eut une de ces rages rentrées qui sont le propre des surnois et au prodrome de laquelle toute sa famille tremblait. Mais il était trop préoccupé et sa pauvre femme, ainsi que ses deux cadets échappèrent pour cette fois à la colère. Quant à Nanette, la sachant pareille à lui-même, il l'admirait trop et n'était pas assez sot pour l'indisposer contre lui au moment où il en avait le plus besoin

La révélation que la cachette était connue où dormait son trésor volé et la menace non dissimulée que lui avait faite Pierre de tout divulguer au fils de sa victime, tout cela lui avait porté un coup dont un autre fut resté anéanti. Mais, habitué qu'il était aux entreprises audacieuses, il ne fut pas long à se remettre et à chercher tout de suite une solution au problème.

La pensée de s'adresser au colonel ne lui vint même pas ; il était trop méfiant et les désagréments qu'il pouvait attirer à Pierre étaient trop peu de choses au regard de la catastrophe qu'il redoutait.

De nouveau sa pensée se tourna vers son complice avec lequel il s'était réconcilié et il courut la nuit venue, chez Martin. Là, dans le cabinet de l'homme d'affaires, où vacillait la flamme d'une mauvaise chandelle, les deux larrons enfermés à double tour examinèrent la situation. Lomont, à voix basse mais d'un ton bref qui annonçait le désir d'en finir au plus vite, commença :

« Dans les affaires que nous avons faites ensemble, vous n'avez eu, je crois, qu'à vous féliciter des accords conclus. Cet or que je vous ai livré contre de belles propriétés, je vous l'accorde, a été pour vous une aubaine qui vous a permis de vous remettre à flot, et de vous placer, par la bonne fortune, bien au-dessus de moi qui vous en ai fourni les moyens.

— Hé ! ne parlons pas des services que vous m'avez rendus. De ce côté je crois que nous sommes quittes. Même à tout peser, n'est-ce pas vous qui me devez de l'obligation ? Qu'eussiez-vous fait de toutes ces pièces d'or étrangères ? Vous n'auriez jamais pu vous-

même les mettre en circulation. Vous étiez trop compromis et trop fin pour oser le faire. Pour ne pas éveiller les soupçons, j'ai même été obligé de faire à l'étranger plusieurs voyages dangereux et onéreux.

— Oh ! vous pouviez vous donner quelques peines pour en assurer le placement : 30.000 francs au moins que vous ne m'avez comptés que pour 10.000.

— Soit ; mais dites-moi, compère, ce n'est pas pour m'entretenir d'une vieille histoire que nous sommes seuls à connaître que vous êtes venu à pareille heure.

— Non, sans doute, et me voici au fait. Vous seul connaissez aussi ce que ma maison recèle de précieux : meubles, linge, bijoux, vaisselle. Vous m'offriez pour tout cela 10.000 autres francs, que je ne pouvais accepter, trouvant que c'était vraiment trop peu. Eh bien, j'ai changé d'avis et, pour cette somme, tout est à vous, si vous voulez m'en débarrasser immédiatement.

— Immédiatement ? vous avez donc des craintes car nous sommes à une époque où la possession d'un tel trésor est bigrement embarrassante pour ne pas dire plus.

— Oh ! s'il était chez vous, qui songerait à venir l'y chercher. Vous avez trop de moyens de le faire disparaître. Et puis, vous êtes à l'abri de tout soupçon. Qui oserait avancer que l'honorable, le vertueux M. Martin s'est enrichi des dépouilles des ci-devant.

— Vous devenez amer, Lomont. Vous n'êtes pourtant venu ici que pour quêter un service.

« Je suis encore disposé à vous le rendre, mais il faut, comme nous disons au palais, connaître toutes les circonstances de la cause d'abord, pourquoi voulez-vous que je me charge de cela aujourd'hui même ; vous devez avoir des motifs sérieux pour être si pressé ?

— Sans doute et je veux bien tout vous dire dans votre intérêt comme dans le mien. Il n'y a qu'un moment, ce vaurien de Pierre Caquel m'a laissé entendre qu'il soupçonnait ma cachette et qu'il pourrait bien me dénoncer.

— Alors, c'est grave et dangereux et je serais vraiment sot de vous donner 10.000 francs pour me charger en outre d'un dépôt

aussi compromettant. Ne croyez-vous pas que, pour la moitié, j'achèterai encore assez cher le tintoin que la liquidation de tout ce matériel va me causer ? Et puis vous savez, je ne m'engage à vous les verser que lorsque tout sera apaisé et que je ne courrai aucun risque au sujet de cette affaire. Je ne veux signer ni reçu, ni papier d'aucune sorte. Ce n'est pas tout, il faut que ce déménagement se fasse à vos risques et périls et dans le secret le plus absolu. Je ne veux pas y paraître de nulle façon et, à la moindre anicroche, je vous lâche. Il importe en outre qu'il ne manque aucun objet dont vous m'avez donné autrefois la liste et que j'ai conservée. Car je savais bien que vous reviendriez un jour ou l'autre. Si vous aviez accepté autrefois, vous auriez aujourd'hui argent en plus et soucis en moins. Vous avez entendu mes conditions ; est-ce conclu ?

— Non, vraiment, vous abusez. Il y a déjà une paire de chandeliers en or qui valent à eux seuls plus de 20.000 francs. Je préfère m'en débarrasser autrement.

— Autrement ? Et comment ? Les cacher, les enterrer ? Et les meubles, qu'en ferez-vous ?

— Je les brûlerai et, du même coup, disparaîtra pour moi une cause perpétuelle de tourments et des objets dont la vue, à la longue, me devient insupportable.

— Vous auriez des remords ? Je ne vous croyais pas si délicat. Alors saisissez la dernière occasion qui se présente de vous débarrasser honorablement de ce qui les entretient. Demain, je serai moins accommodant. Quant à vous défaire de quoi que ce soit autrement que par mes soins, je vous le défends, M. Lomont. »

La voix de Martin s'était faite âpre et menaçante et pleine de sous-entendus peu rassurants. Le voleur se sentit à la discrétion de l'usurier. Et c'est humblement qu'il acquiesça à ses conditions les plus draconiennes.

— La porte de ma cour derrière sera ouverte toute la nuit ainsi que celle de la cave. C'est là que je recevrai le tout. N'oubliez pas qu'il ne faut point chez moi, pas plus que chez vous, qu'on se doute de l'opération. »

S'il y a un Dieu pour les ivrognes, il y en a un aussi pour les voleurs. Cette nuit-là fut noire à souhait et le colonel, appelé dans la

journée à Saint-Dié, n'était pas rentré. Toutes les chances étaient réunies pour opérer le plus discrètement possible un déménagement aussi dangereux.

Aidé de sa seule fille aînée, quand tout fut endormi dans la maison, il ouvrit la chambre secrète. Des sacs en toile jetés sur les meubles en dissimulaient l'éclat et la beauté. Ainsi apparurent dépaysés dans ce faux grenier de campagne : une commode aux ferrures d'argent, un fauteuil d'acajou dont les lions sculptés formaient les bras avec un dossier armorié, une table de jeu toute en laque et tabletterie, un guéridon en bois des îles et un coffre noir aux dimensions respectables comme ceux qu'emportaient en voyage les grandes dames d'autrefois, et où elles entassaient toute leur garde-robe.

Les serrures grincèrent et le véritable trésor apparut : candélabres en or, couverts et vaisselles d'argent, théières en vermeil, puis encore des couverts, des tabatières avec des miniatures, même des montres et des bracelets furent tirés du coffre et étalés au fur et à mesure sur le plancher. Les mains du voleur frémissaient en alignant ces objets sur lesquels la lumière fumeuse de la lune faisait danser des étincelles.

— Tu vois, disait-il à sa fille, combien de belles choses j'ai pu sauver. Car il n'y a pas à dire, tout cela allait être brisé ou soustrait par ces sauvages si je ne m'étais trouvé là à point. Et on me reproche cette action comme un crime. J'espérais pourtant que tout était oublié. Mais tu as eu la sottise de pousser à bout ce vaurien de Pierre et voila ce qui arrive : je donne le tout pour un morceau de pain qui me sera payé le diable sait quand, — bienheureux encore en m'en débarrassant de clore le bec à ce voleur de Martin.

Puis, de la commode surgirent des soieries, des dentelles, des broderies, des rubans.

— Comment, si ces babioles qui valent, dit-on, des mille et des cent, ne feraient pas aussi bien sur ton dos que sur celui des péronnelles auxquelles elles ont servi. Mais essaie donc d'exhiber cela aux yeux des gens d'ici ; ils te lapideront. »

La jeune fille, les lèvres pincées, le regard allumé de haine ou de convoitise déçue, ne disait mot.

— Ne garde rien, ne cache rien, reprenait le vieux ; il faut tout livrer, car ce brigand de Martin a gardé la liste que j'ai eu la sottise de lui remettre, et il exige tout, tout, le loup ! »

Les meubles, descendus avec précaution, furent chargés sur une charrette, puis couverts de bottes de paille. Et, à travers le village endormi, le voleur s'en alla avec son larcin vers l'ancre de l'usurier. Un second voyage amena dans des sacs la « quincaille » précieuse — une fortune — sans que rien ne vint déranger le déménageur. Lomont rentra chez lui, brisé par une émotion qui n'était pas sans lui rappeler celle que, vingt-cinq ans auparavant, il avait ressentie dans le pillage fameux où, dans le sang, il ramassait une fortune.

Le lendemain, le colonel rentra, visiblement préoccupé. Que se passait-il ? Lomont se le demandait avec anxiété. Si Pierre avait déjà mis sa menace à exécution ; si l'orage allait fondre sur lui. Le fait de s'être débarrassé du produit du larcin ne le rassurait qu'à moitié.

Il voulut en avoir le cœur net. Il redoubla de prévenances envers son hôte. Il connaissait un moyen onéreux de le faire parler. Aussi, malgré son avarice, il n'hésita pas à y recourir. Le colonel était très porté sur sa bouche et, pour ce qui est de la boisson, il eût rendu des points à toute la Pologne. Lors donc, au repas du soir, quand tous les verrous furent tirés, Lomont, mettant copieusement sa cave à contribution, soula odieusement l'Allemand. Lui-même obligé, malgré lui, de tenir tête au pochard, s'était mis à un tel diapason, qu'il fut bientôt au point où l'ivrogne, selon son tempérament, devient furieux ou fond en larmes. Il perdit toute prudence, parla, en frappant du poing sur la table, de gens qui voulaient manger son bien, et qui cherchaient en le calomniant à lui ravir l'estime des honnêtes gens.

Nanette, effrayée, était accourue et cherchait à le faire taire. Peine perdue. Il clamait : « Vous voulez fouiller la maison ! Ne vous gênez pas ; vous verrez qu'il n'y a rien, ha ! ha ! C'est moi qui te ferai pendre, mauvais vaurien de rien du tout ».

Heureusement, la présence de la jeune fille avait apporté un autre aliment aux appétits de l'officier. Heureusement aussi, c'était un sentimental ; l'instinct bestial que l'ivresse éveillait en lui n'allait

pas sans débordement égal de tendresse idiote et puérile. C'est en bavant qu'il débitait à sa maîtresse ses fadaïses sentimentales et des crudités dont se fût effarouché un hussard de la garde. Elle se gardait de s'en offusquer et conservant seule sa lucidité au milieu de ces deux ivrognes poursuivant chacun son dada, elle cherchait, en donnant adroitement la réplique à son amant, à faire naître des confidences d'un autre ordre. Malgré les détours tortueux où il fallait suivre la pensée du colonel, elle ne fut donc pas longtemps à apprendre que le départ des troupes devait avoir lieu le surlendemain. Et cette perspective autant que le vin blanc d'Alsace faisait chavirer l'âme du vieux reître. Rentrer là-bas, quitter l'uniforme, reprendre bourgeoisement la vie de famille allemande, guindée et solennelle auprès d'une épouse apoplectique ; laisser derrière soi la vie libre d'occupation, les « frichtigs » succulents de Lomont et la bonne grâce de la sémillante Nanette, c'était tout cela qui mettait, depuis son retour, du vague à l'âme guerrière du gros Heinrich Schumann.

D'apprendre ce départ, l'ivresse de Lomont reçut comme une douche et, du coup, il perdit la parole. Parmi ses idées encore confuses, il n'aurait su trop dire lequel dominait de la joie de voir un danger s'éloigner, ou du regret d'avoir, dans des conditions aussi désastreuses, livré son trésor à Martin.

Autant pour ruminer plus tranquillement sur les conséquences, possibles de chaque événement que pour laisser aux amants une liberté dont le besoin semblait se faire pressant, il se leva, et, en titubant, gagna sa chambre.

Et, comme nous tenons à ménager la délicatesse du lecteur, nous lui épargnerons le récit de l'odieux dévergondage qui marqua, dans la salle du cabaret, la fin de cette orgie.

VI. La rançon

Après des adieux, plus empreints que l'on ne pourrait le croire, d'une certaine émotion, les Allemands sont partis depuis le matin. Les maisons et le village semblent vidés par l'événement. Malgré le soulagement éprouvé, on sent aussi qu'il faudra un moment pour s'habituer à ce vide et se reprendre à la vie monotone du temps de paix.

Martin, seul dans son étude, médite, les mains aux tempes, au bénéfice que lui vaut l'occupation et un sourire diabolique plisse ses lèvres minces. Il s'attend à tout moment à voir entrer Lomont et prépare déjà le discours dont il va accompagner le non recevoir qu'il veut opposer à une demande certaine de numéraire.

À sa grande surprise, c'est Pierre qui entre. L'air résolu, il s'approche et, les yeux dans ceux de l'homme d'affaires, sans préambule :

« Monsieur Martin, l'avant-dernière nuit, Lomont a transporté dans votre cave certaines choses auxquelles l'un et l'autre vous avez l'air de tenir beaucoup. Inutile de nier, j'ai tout vu de mes yeux vu, malgré la nuit et le mystère dont s'entourait ce déménagement. Je me doutais qu'il se passerait quelque chose d'intéressant depuis la frousse que je lui avais causée. Or, ces choses sont toujours dans votre cave, je le sais également car je surveille votre maison et rien encore n'en est sorti. Ce n'est pas que je m'inquiète de ce que vous en voulez faire ; pour mon compte, j'en serais bien embarrassé ; mais j'ai pris sur ce butin une hypothèque depuis le traitement infâme que sa fille a fait infliger à une personne à qui je porte, vous le savez, un certain intérêt. Mille francs par coup de verge, ce n'est pas se montrer trop exigeant : cela fait 10.000 francs que vous me devez. Je ne connais pas vos conventions de voleurs, mais je prends mon bien où je le trouve ; au règlement de compte, je vous connais assez pour savoir que vous saurez tirer votre épingle. Inutile de protester, de menacer, de parlementer. Si la somme ne m'est pas versée à l'instant, j'ameute la population et j'instruis la justice. Les Alliés sont partis, paraît qu'ils ont les dents longues ! »

Martin était devenu très pâle ; malgré sa roublardise, il se sentait pris et ne voyait nul moyen d'échapper à la menace.

— Mais malheureux, vous me mettez le couteau sur la gorge et, pourtant, je ne vous ai rien fait, moi !

— Ne cherchez pas à m'inspirer la pitié. Ce moyen, comme les autres, échouera. Êtes-vous disposé, oui ou non, à vous exécuter ?

— Et qui me dit que, la somme reçue, vous n'en continuerez pas moins à répandre de faux bruits.

— Faux bruits ! jolie manière d'arranger la vérité. Écoutez, M. Martin, je ne suis pas un menteur, moi, et quand j'ai promis, je tiens, même envers un voleur. Eh bien, je vous donne ma parole que, si vous vous exécutez gentiment, tout cela restera entre nous. Pour tous, excepté pour moi, vous resterez l'honnête, l'honorable, le vertueux M. Martin.

— Eh bien, soit, je vais vous verser la somme contre reçu en bonne forme.

— Non, pas de reçu, rien que vous puissiez exploiter au jour d'une catastrophe possible pour faire croire que j'aie pu tremper dans une aussi vilaine affaire.

Mais comment prouverai-je à Lomont que je vous ai réellement, en son nom, avancé telle somme ?

— De ce côté encore, soyez sans crainte. Je me chargerai de lui annoncer la chose moi-même tout à l'heure et de la manière la plus discrète possible. Hans, notre pensionnaire, a corrompu le caporal Schlague. Bref, j'ai en ma possession la houssine encore teinte du sang de Mélie et je me charge par certaine démonstration où elle entrera en jeu, de lui faire comprendre ce que lui coûte la canaillerie de sa fille.

— Vous n'allez pas les frapper ?

— Pas si bête ! ils seraient trop heureux d'en profiter pour m'attirer des ennuis. Mais soyez tranquille, j'ai mon idée. »

Il fallait s'exécuter. L'agent d'affaires, après avoir réfléchi un instant, le fit même avec une certaine bonne grâce. Lui aussi avait

son idée. Il aligna les rouleaux de pièces d'or que Pierre compta posément, empocha et disparut.

Il était sorti depuis une heure à peine que Lomont entra avec une figure toute décomposée.

« Que signifie, compère, cette figure d'enterrement ?

— Il y a que tout m'accable. Au moment même où le danger que je redoutais allait s'éloigner, je vous ai livré une fortune pour une misère. Et puis voilà encore ce bandit de Pierre en train d'en faire des siennes. Figurez-vous que, depuis une heure, il se promène devant chez moi avec, sous le bras, certaine badine que je crois bien reconnaître et à laquelle est suspendue une immense pancarte avec le nombre 10.000. Les gens s'attroupent et se demandent, de même que moi, ce que cela signifie, car il ne répond rien aux questions qu'on lui pose.

— Heureusement pour vous et pour moi, il ne répondra rien. C'est un honnête homme, celui-là, et j'ai sa parole. Cela signifie, et cette fois, pour vous seulement, que les coups de baguette que votre fille a fait bêtement distribuer à sa fiancée, vous ont coûté 10.000 francs.

— Sans doute, mais moi je les lui ai donnés pour acheter son silence. Si vous n'aviez pas été bête une seconde fois, cela ne serait pas arrivé. Il vous suivait, sans que vous vous en doutiez, la nuit où vous avez apporté ici tout votre frusquin. Il vient de me raconter tout cela. Comme je n'ai pas encore eu le temps de mettre les objets à l'abri, et qu'il menaçait de faire du scandale, j'ai bien été obligé de lui verser ce qu'il réclamait : 1.000 francs par coup de baguette. Comme tout cela arrive de votre faute, il est juste que j'inscrive la somme à votre débit. Je vous avais donc promis 5.000 francs ; c'est donc vous actuellement qui me redeviez 5.000 francs.

Lomont, atterré, hésitait à comprendre. Quand il eut recouvré la parole, il y eut dans l'officine des éclats de voix formidables, des blasphèmes, des jurements, des menaces. Mais le flegme et le froid raisonnement de l'un eurent raison de l'emportement de l'autre. Et quand le cabaretier sortit, l'usurier, comme conclusion, disait :

« Votre sottise me coûte 5.000 francs. Néanmoins, je consens à passer l'éponge sur votre dette ; vous ne me devez rien, je ne vous dois rien ; je garde le trésor. Est-ce entendu ?

— Entendu. »

Et, la rage au cœur, le voleur volé, défaillant et vaincu, rentra chez lui sous l'œil ironique de Pierre. Celui-ci alors, se jugeant suffisamment vengé, au milieu des gens intrigués, s'en fut, muet et souriant.

VII. Retour des Spitzemberg

Par les paroles de Pierre, le lecteur a déjà compris que l'invasion avait ramené à Saint-Dié certaines personnes à qui le drame de jadis pouvait dicter des mesures sévères envers ses auteurs.

En effet, il arriva un jour une division wurtembourgeoise qui parut vouloir y séjourner. Les troupes avaient été réparties dans tous les quartiers de la ville, et les officiers avaient reçu leurs billets de logement pour les meilleures maisons.

Le général, avec son état-major, devait occuper la sous-préfecture. Le maire s'était réservé un colonel.

Il se tenait alors en permanence à la mairie, avec son Conseil, recevant les réclamations, réglant tous les détails que comporte toujours une opération où il faut violenter si souvent l'intérêt particulier pour le bien général.

Soudain, la porte s'ouvre et deux officiers en grand uniforme et chamarrés de croix font leur entrée.

Ils saluent avec distinction et sans la raideur habituelle d'Outre-Rhin. Ils ont une physionomie fine et distinguée et paraissent émus.

L'assemblée étonnée s'est levée. L'ébahissement redouble lorsque, dans le français le plus pur, et sans aucun accent, l'un d'eux s'adressant au président, lui dit :

« Je vous demande pardon, M. le Maire ainsi qu'à ces Messieurs, de vous déranger. Mais j'aurais une grâce à solliciter. D'abord, permettez-moi de nous présenter : Général baron Louis de Spitzemberg ; mon frère colonel Charles de Spitzemberg ! »

La foudre, en tombant au milieu de l'Assemblée, n'eut pas produit plus d'effet. C'étaient, les anciens les reconnaissaient bien, les fils du malheureux Hugo assassiné dans l'émeute du 1^{er} septembre 1793. Et en ce moment, chacun revivait ces journées

terribles et se demandait quelle vengeance ces revenants venaient réclamer. Mais déjà l'officier avait repris :

« Puisque, pour un jour, nous sommes rentrés dans notre ville natale d'où les événements nous ont chassés, nous désirerions, mon frère et moi, coucher cette nuit, comme autrefois, sous le toit paternel. C'est pourquoi, M. le Maire, nous vous prions de donner des ordres en conséquence puisque, selon toute vraisemblance, ce toit nous a été volé comme le reste, d'ailleurs. »

Un pli amer plissait la lèvre de l'officier. Tout le monde se taisait oppressé, il reprit :

« Croyez bien, Messieurs, que je ne vous incrimine en rien. Vous avez subi des lois que vous n'auriez pas faites et je sais tout ce que le Conseil de Ville a fait pour essayer de sauver notre malheureux père. Et quand je pense qu'un tel forfait est resté impuni ! »

Le Maire avait recouvré la parole :

« Messieurs, dit-il, nous nous rendons parfaitement compte de ce que doivent être vos sentiments en rentrant dans une ville qui vous rappelle de si cruels souvenirs. L'impossible sera fait pour que, cette fois, vous n'ayez qu'à vous louer de nos procédés à votre égard. Nous espérons ainsi non pas vous faire oublier ce qui, malheureusement, est irréparable, mais vous mieux disposer à écouter l'appel à la pitié et au pardon que nous adressons à vos cœurs de chrétiens en faveur de nos malheureux compatriotes victimes autrefois d'un moment d'égarement. N'ont-ils pas déjà trouvé dans la réprobation des honnêtes gens une punition suffisante ?

— Monsieur le Maire, nous voudrions répondre favorablement à votre prière. Mais vraiment, c'est beaucoup, c'est trop nous demander.

— Et ne croyez-vous pas, en recherchant aujourd'hui ce qui s'est passé il y a si longtemps, que votre justice risque de s'égarer ? Ils étaient si nombreux ; il en vint de si loin ; un si grand nombre déjà sont morts, que les plus coupables ont chance de vous échapper ?

— Monsieur, toutes vos raisons pèseront dans la décision que nous allons prendre. Mais, dans le cas probable où elle ne serait pas conforme à vos désirs, nous comptons sur vous pour que, ainsi que vous semblez le craindre, la justice ne s'égare pas. »

La maison de Spitzemberg avait été vendue comme bien national. Mais le premier acquéreur l'avait déjà cédée et le nouveau propriétaire y avait installé une imprimerie et une librairie qu'on y voit encore.

L'arrivée des officiers étrangers ne fut pas, comme bien bien l'on pense, sans lui causer une surprise plutôt désagréable. Cependant, la prudence lui fit faire contre mauvaise fortune bon cœur et il se plia à toutes les exigences de ses visiteurs. Ils parcoururent toute la maison, s'arrêtant dans chaque appartement, se remémorant, à la vue de ces murs, les souvenirs d'antan. Malgré leur caractère d'émigrés et d'ennemis, n'était-ce pas un spectacle profondément triste que celui que donnaient ces deux fils recherchant dans leur maison violée et vidée la place des meubles familiers et la trace des êtres chers à leur enfance. Lorsqu'ils furent redescendus dans le corridor, le propriétaire, leur désignant le pavé au pied du grand escalier, leur dit en baissant la voix :

« C'est là qu'ils l'ont jeté. »

Alors les deux fils se découvrirent et, le front baissé, se mirent à prier et leurs larmes tombèrent sur cette dalle qu'avait rougi le sang de leur père.

— Alors, vous avez vu ? vous pourriez nous renseigner sur ce qui est advenu du cadavre ?

— Non, je ne vous en parle que par oui-dire, car je n'en étais pas, Dieu merci, mais je connais quelqu'un en état de vous satisfaire en tous points. C'est Henriot, le menuisier qui a fourni le cercueil.

— Envoyez-le chercher ! »

VIII. Funérailles dans la nuit

Au fond d'une ruelle donnant sur la rue Saint-Charles, s'ouvre un modeste atelier. Penché sur son établi où tombe un jour douteux, un vieillard à barbe blanche pousse péniblement sa varlope.

Au bruit que fait la porte en s'ouvrant, il se relève et du regard interroge le nouveau venu. C'est le garçon de librairie.

« Le patron a dit que vous veniez tout de suite jusqu'à la maison. Il y a là deux généraux des ennemis qui veulent vous voir.

— Deux généraux ? Que me veulent ces gens-là ? Je n'ai rien à me reprocher, que je sache, il y a certainement maldonne. Tu te trompes ou bien c'est ton patron.

— Pour ça non ! Et même qu'on dit dans la ville que ce sont les fils à Spitzemberg qui viennent pour faire pendre tous ceux qui étaient de la bande de septembre.

— Ah bah ! encore cette vilaine histoire qui revient sur l'eau. Mais je n'en étais pas, moi, de la bande et si j'ai été mêlé à l'affaire, ce n'est pas certes de mon gré. Après tout qui n'a rien à se reprocher n'a rien à craindre, « nem » donc petit ?

— C'est ce que je pense. Mais hâtez-vous ; vous savez bien que des gros bonnets comme ça veulent être obéis à la minute.

— Il faut tout de même que je fasse un bout de toilette. Je ne suis pas à toucher avec des pincettes !

— Vous êtes « mou » bien comme vous êtes. Ça n'a pas d'importance l'habit. Le tout c'est d'arriver vite si nous ne voulons pas risquer, vous quelque désagrément, moi une beugne pour le moins.

— Oh ! Oh !... tant que cela ? En ce cas, partons ! »

Et c'est ainsi que le vieux Henriot, tremblant malgré lui, se présenta dans le salon du libraire où l'attendaient les deux officiers.

Il était là, sa casquette à la main, bredouillant :

« Faîtes excuse, Messieurs, on m'a pris comme ça dans mon atelier... Si j'avais prévu !...

— Rassurez-vous, brave homme, et asseyez-vous là. Nous avons quelques renseignements à vous demander sur certains incidents relatifs à la mort de M. de Spitzemberg, dont nous sommes les fils. On nous a assurés que c'est vous qui avez fourni son cercueil.

— Parfaitement, Messieurs, et qui l'ai porté en terre avec Monseigneur Maudru et M. Richard, le juge de paix.

— Monseigneur Maudru ?

— Oui, l'évêque constitutionnel, comme on disait de ce temps-là, un bien brave homme, allez, malgré tout ce qu'on a pu en dire.

Mais, pour ne rien oublier, je vais commencer par le début.

Cependant, je n'aurai pas la cruauté de vous rappeler le supplice qu'endura votre père, comment son cadavre avait été ramené dans sa maison, et comment les bandits se payèrent de leurs exploits. Quand leurs poches furent bien bourrées, les plus avisés se retirèrent pour mettre à l'abri leur larcin.

À neuf heures, il ne restait plus que les ivrognes. La municipalité, reprenant quelque autorité, parvint enfin à les expulser. Inutile de vous dire que, pendant tout ce temps, nous n'avions pu travailler, nous étions trop émus. Mais nous n'étions pas sortis, de peur de nous compromettre avec tous ces gens ou même de risquer notre vie. Car ils menaçaient tous ceux qui ne marchaient pas avec eux et forçaient ceux qu'ils rencontraient à leur emboîter le pas. Cependant nous savions tout ce qui se passait. Car, de porte en porte, de fenêtre à fenêtre, les honnêtes gens se communiquaient les nouvelles et citaient les noms de ceux qu'ils avaient reconnus dans la bande.

« On croirait, disait mon père, que la folie s'est emparée de tous ces gens-là. Tu vois un tel, dont le père était un si brave homme, il en est ; tu vois, là, une telle, dont on n'avait jamais eu à se plaindre, et tant d'autres, qu'on croyait honnêtes et qui se conduisent comme des assassins. Mon Dieu ! à quelle époque vivons-nous... »

Par habitude, nous nous étions couchés, mais nous ne dormions pas. Il pouvait être onze heures, et le calme semblait revenu dans la ville, lorsque nous entendîmes frapper discrètement à notre vitre : « Monsieur Henriot, s'il vous plaît ! »

La voix n'avait rien de menaçant. Aussi j'étais déjà debout et je courais ouvrir. Et qu'est-ce que je vois ? Monseigneur l'Évêque en personne et tout seul. Je m'empresse de le faire entrer et le prie de s'asseoir pendant que je cherche à allumer la lampe.

« Non, ne vous dérangez pas, mon ami, les instants sont trop précieux pour en perdre. Je viens solliciter de vous un service et un acte de dévouement. Je vous connais assez pour savoir que je puis compter sur l'un et sur l'autre et, en outre, sur une discrétion absolue. Car il y va peut-être de notre vie si ce que je viens vous proposer ne réussit pas.

— Monseigneur, répondis-je, si c'est dans mes moyens, vous pouvez compter entièrement sur moi !

— Je vous remercie, je n'en attendais pas moins de vous. Voici donc ce que je vous demande. Il est onze heures ; pouvez-vous, pour deux heures du matin, me fabriquer un cercueil, quel qu'il soit ? Vous savez ce qui s'est passé tout à l'heure en ville. Je viens d'apprendre en rentrant le pillage de mon évêché et l'odieux assassinat qui l'a suivi. Or je voudrais soustraire le cadavre du malheureux Hugo aux nouvelles profanations qui ne manqueront pas de se produire demain quand cette populace avide et sanguinaire, qui cuve en ce moment son vin, se réveillera avec le désir de continuer son œuvre de mort et de destruction.

— Il est bien difficile en trois heures de vous fournir ce que vous demandez. Cependant, pour vous être agréable, l'impossible sera fait. Je vous remercie même d'avoir pensé à nous. Votre confiance nous honore et nous en serons dignes. Je vais appeler mon père et nous nous mettrons aussitôt au travail.

— Je vous remercie encore une fois. Mais ce n'est pas tout. Il nous faut quatre porteurs pour transporter le mort en terre. J'ai compté sur vous et sur votre père. Pouvez-vous m'indiquer deux autres personnes de confiance ?

— Monseigneur, ne vous mettez pas en peine. Nous avons heureusement ce qu'il faut sous la main. Notre voisin, le serrurier Derché, ne se refusera pas, ainsi que son garçon qui est déjà fort, à nous aider. Ce sont de braves gens à qui on peut se fier et je me charge de les prévenir.

— Très bien. En ce cas, trouvez-vous tous les quatre à deux heures sur le parvis de l'Évêché. Je vous y attendrai avec le brancard. Maintenant, j'ai d'autres courses à faire et je vous laisse travailler. Bon courage et Dieu vous soit en aide !

— Dieu vous aide aussi, Monseigneur ! »

Et nous voilà, mon père et moi, à cogner ferme. Une bière en chêne demande trop de temps et de travail. Aussi c'est dans un cercueil en sapin, le cercueil des pauvres, que votre père est parti.

Bref, à l'heure dite, nous étions au rendez-vous.

L'évêque en surpris était là avec un jeune abbé si pâle et si tremblant que c'en était pitié. Et nous voilà partis en silence à travers les rues obscures. Heureusement, après tant d'émotions et de tumulte, tout dormait. Arrivés à votre porte, nous trouvons quelqu'un qui nous attendait. Sans un mot, il nous ouvre et, quand nous sommes entrés, il referme soigneusement et découvre une lanterne sourde. Nous reconnaissons Richard, le juge de paix et, dans la demi-obscurité, étendu sur la pierre froide, le cadavre de votre père. Vous me permettez, Messieurs, de vous épargner des détails horribles. Vous m'en priez que je me refusais à vous décrire l'horreur du spectacle que nous avons sous les yeux. Tuer, c'est terrible, mais y mettre un tel raffinement, mutiler ainsi un homme, c'est abominable. Tant que je vivrai, je verrai ce cadavre devant mes yeux. Pourtant il fallait se hâter. Malgré notre habitude de mettre les morts en bière, nous étions si émus que nous faisons tout en tremblant comme si, à notre tour, nous venions là, tels des voleurs de cadavre, participer au crime.

Et voilà que, pour compliquer la situation, au moment où l'évêque commençait à réciter les prières des morts, le petit abbé tomba en défaillance. Et de courir dans les appartements pour essayer de trouver de quoi le ranimer. Mais l'orage aussi avait passé par là : les meubles pillés, les secrétaires éventrés, les tentures

arrachées mêlaient leurs débris à ceux de la vaisselle. Pourtant je suis assez heureux pour découvrir sur une table, au milieu des flacons vides, une bouteille de vin à peine entamée. Mais l'abbé s'était remis et refusa d'en boire.

Quand tout fut prêt enfin, Derché et son fils, mon père et moi, nous soulevâmes le brancard sur nos épaules et nous partîmes vers le cimetière, l'évêque et son clerc devant, le Juge derrière avec la lanterne. Triste cortège ! temps exécration où doit s'en aller ainsi aux bras des humbles, et dans la nuit, celui que sa naissance et ses mérites destinaient à tant d'honneurs.

Mais le cercueil était lourd et je sentais le jeune Derché qui n'avait alors que seize ans, fléchir sous la charge. Il fallut se reposer et, quand on voulut repartir, le jeune homme, décidément trop faible, malgré sa bonne volonté, ne put reprendre son fardeau. Alors le juge de paix n'hésita pas à prêter son épaule. Puis ce fut mon pauvre père, déjà si vieux, à qui l'abbé essaya, malgré sa faiblesse, de prêter main-forte. Il fallut se reposer plusieurs fois encore, puis repartir de plus en plus péniblement.

Enfin, nous arrivâmes au cimetière. Au bord d'une fosse fraîchement remuée, le père Bastien, le fossoyeur attendait. La bière descendue, les prières dites en courant et vite, pour le pauvre mort à l'abri de nouvelles profanations, la tombe fut comblée. Pour mieux leur donner le change et le soustraire aux recherches possibles des bandits, c'est dans le coin des pauvres, là où la terre est constamment remuée, que l'évêque avait fait ensevelir votre père. »

Le menuisier s'était tu et, dans le grand salon où la nuit tombait, dans cette maison même où s'était déroulé le drame, un grand silence, plein de souvenirs remués, planait tout à coup.

Ce ne fut qu'au bout d'un moment qu'une voix que l'angoisse et la colère faisaient trembler demanda :

— Et les noms des assassins de notre père, ces noms que vous ne nous avez pas dits, pouvez-vous les livrer ?

— Messieurs, je vous ai dit tout ce qui concerne mon rôle dans cette abominable journée. Pour ce qui touche à l'assassinat, je ne pourrais que rapporter les on-dit et risquer ainsi d'égarer vos recherches. Ces Messieurs de la ville sont mieux documentés que

moi et sauront mieux aussi plaider, si c'est nécessaire, en faveur de ces malheureux. D'ailleurs, je crois pouvoir vous dire ceci : les plus coupables sont morts, et je pense qu'à remuer ce sang, vous éprouverez plus d'écœurement et de douleur que d'apaisement à votre peine. »

On peut dire que si les coupables ne furent pas inquiétés à cette époque, c'est moins à l'intervention des plus hautes autorités civiles et ecclésiastiques qu'ils le durent qu'à ce modeste artisan. Il plaidait aussi sans s'en douter en faveur du long passé d'honnêteté de beaucoup de familles sombrant dans cette journée de réaction terrible contre un passé d'esclavage.

« Maintenant, pourriez-vous, lui dirent-ils, nous indiquer la place où repose notre père ?

— Je ne pourrais le faire qu'approximativement car le cimetière a subi des transformations. Et puis la tombe a servi depuis à d'autres inhumations. Il y avait bien un grand sapin qui, pendant de longues années, m'a servi de point de repère, mais qui, à présent, n'existe plus.

— Ceux qui vous ont aidé cette nuit-là pourraient peut-être mieux nous renseigner ?

— Hélas ! où sont-ils ? l'évêque Maudru a perdu son titre pour redevenir simple curé quelque part dans l'Argonne; du clerc qui l'accompagnait, je n'ai jamais rien su, même le nom. Le fils Derché a été tué étant soldat de l'Empereur. Son père, ainsi que le mien, de même que le Juge, sont morts. Enfin, celui qui aurait pu le mieux vous renseigner, le fossoyeur Bastien, a perdu la raison et vous ne sauriez rien en tirer.

— Alors, il ne reste que vous. Et bien, nous faisons de nouveau appel à votre obligeance et nous vous prions de venir avec nous demain rechercher cette tombe du hasard où vous avez porté notre malheureux père ! »

C'est pourquoi le lendemain, les flâneurs et les soldats ennemis égarés dans les environs virent cette scène étrange, deux officiers généraux sans leur suite ordinaire, parcourir, le front découvert, le cimetière des pauvres. Un modeste ouvrier leur faisait les honneurs de cet asile.

« Il me semble, disait-il, que c'était là ! Non, plutôt ici... En vérité, Messieurs, je ne puis rien préciser. C'était dans ce coin, mais il m'est impossible de vous renseigner plus exactement. »

Et les fils malheureux devaient se contenter de cet à peu près, penchant leur front blême et ne sachant où laisser tomber leur prière sur cette terre natale, la terre vengeresse de la patrie qu'ils avaient trahie, et qui se refusait de leur livrer les cendres de leur père.

IX. Le poids du nom

Après cette secousse, la vie du village reprit son cours à peu près normal. Qu'un choc violent remue une eau profonde et la vase qui dort au fond de l'onde la plus pure monte à la surface et en trouble un instant la limpidité. Puis, peu à peu, la bourbe redescend et rien, à l'œil exercé, ne décèle le désordre passager du paisible élément. C'est ainsi que la société française, agitée par la tourmente révolutionnaire et l'enivrement des victoires, reprenait peu à peu son équilibre. Les éléments douteux qui avaient un moment donné à sa physionomie une face aussi tragique avaient peu à peu été éliminés ou reconquis par la force atavique faite d'ordre et de paix sociale. Mais comme il arrive trop souvent en pareil cas, la réaction dépassait la mesure, ramenant le trouble et retardant la marche régulière des générations vers le progrès lent et indéfini. La religion, un moment bafouée par la Révolution, maintenue dans son domaine par l'Empire, reprenait la prépondérance qu'elle avait perdue et débordait même dans la vie politique. Ce choc en retour, fatal après chaque guerre, était d'autant plus prononcé que plus longtemps il s'était fait attendre. Depuis Paris jusque dans les plus humbles villages, le phénomène s'était produit. Des personnages compromis, les plus convaincus ou les plus coupables étaient tenus au rancart et copieusement molestés ; les plus malins suivaient le courant et se révélaient aussi fervents royalistes et catholiques qu'ils avaient été ardents révolutionnaires, libres-penseurs d'abord, puis impérialistes irréductibles avec un juste milieu de scepticisme et d'indulgente religiosité.

C'est ainsi que Martin était parvenu, par l'ardeur des sentiments royalistes et chrétiens qu'il affichait à se maintenir au nombre des personnages honorés et honorables de la commune. Quant à Lomont, il avait beau faire, une méfiance instinctive le tenait implacablement à l'écart. Ses platitudes à l'égard du pouvoir, ses dévotions ostensibles et déplacées ne parvenaient pas à faire oublier son passé. Pour tous, il était « l'héritier de .Spitzemberg ».

Ses enfants, après lui, devaient vainement chercher à se dépêtrer de cette réprobation qui les enserrait comme un filet. Et

cette injure à laquelle les années n'ont rien ôté de son infamie, nous savons qu'elle continue à faire monter la rougeur à des fronts innocents. On se lave plutôt du sang versé que de la honte du vol.

Du vivant du père déjà, le faix écrasant du nom pesait lourdement aux épaules de ses enfants. Si l'on excepte Nanette à qui ses dépravations avaient fait toucher le fond de l'abîme où le vice peut entraîner ses victimes, Nanette la vivante image de son père : avare, ambitieuse et débauchée, sans scrupule et fausse honte ; si on excepte, dis-je, cette aînée qui trouvait dans sa déchéance même et dans la faute de son père un sujet d'orgueil, les autres enfants de Lomont ressentaient profondément l'injustice et les affronts qu'ils devaient à leur naissance.

Agnès, la cadette, timide et craintive comme sa mère elle-même, toujours prête à s'effaroucher d'un regard ou d'une parole, vivait recluse au foyer. Elle avait grandi sans amitié. Quelle jeune fille aurait osé s'afficher avec elle ? Et comme les amours faciles et de passage auxquelles se complaisait sa sœur, lui répugnaient, elle vivait sans l'espérance d'un amour assez puissant et désintéressé pour accepter de prendre sa part du poids de réprobation qui écrasait la jeune fille. Elle n'était point laide, cependant, ni mal faite, ni sotte et, l'âge de s'établir arrivé, ce n'est pas sans mélancolie qu'elle voyait des compagnes bien moins douées prendre au bras d'un époux le chemin de l'avenir.

Pierre, le plus jeune, turbulent et emporté comme son père, gardait cependant une honnêteté native qu'avaient encore fortifiée l'éducation chrétienne qu'il avait reçue. Et la pure doctrine de l'Évangile n'avait pas été corrompue dans cette âme par une casuistique fertile en compromissions. Quel esprit de contradiction ou plutôt quel calcul avait poussé ce père qui, autrefois, faisait semblant de ne croire à rien, à élever ses enfants dans la tradition catholique. Il faudrait descendre trop bas dans cet esprit ténébreux pour en saisir les causes. Toujours est-il qu'il fut loin d'en recueillir les bénéfices qu'il escomptait.

Dans sa prime jeunesse, comme Pierre Lomont avait les poings solides et savait se défendre vaillamment, ses camarades ne lui avaient pas fait trop sentir ce qui, dans les familles, se murmurait sur le compte de son père. Il était si jeune, d'ailleurs quand le drame

s'était produit, qu'il n'en gardait qu'un vague souvenir et n'en pressentait pas la gravité et les conséquences. Il eût facilement oublié en devenant grand, si certaines démonstrations sournoises mais non équivoques n'eussent éveillé et exaspéré jusqu'à la douleur le sentiment de l'indignité au milieu de laquelle il vivait. Que pouvaient sa force et sa bonne volonté de bien faire contre cette froideur, cette hostilité qu'il rencontrait pour ainsi dire à chaque pas.

Il aima une jeune fille. Vigueur physique, avantages personnels, situation, tout plaidait en sa faveur. Pourtant il fut éconduit et dans des termes tels qu'ils devaient lui enlever toute illusion sur le motif du refus. Alors il s'irrita contre l'injustice de cet ostracisme ; ce nom qu'on lui faisait, lui innocent, un crime de porter, lui sembla une tunique de Nessus qu'il était condamné à traîner toute sa vie, collée à sa peau.



Il s'irrita contre son père coupable. Sourde d'abord avec des mots gros de sous-entendus, la guerre entre ces deux caractères également portés aux extrêmes, éclata enfin pleine de violence. Il y eut des paroles irréparables prononcées et des scènes où la pauvre mère éperdue dans ce conflit de tous ses devoirs, s'interposa inutilement. Et le fils quitta le logis.

« Gardez, dit-il à son père, gardez tous vos biens. Jamais je ne veux recevoir un liard de cet argent qui me brûlerait les doigts. Que ne puis-je aussi vous laisser le nom que je porte et que je traînerai toute ma vie comme un forçat son boulet. Mes enfants après moi vous maudiront aussi pour cet héritage de honte dont vous nous avez affligés. »

Un frère de sa mère, qui tenait un petit commerce, lui donna asile. Il demanda l'oubli au travail.

Par un revirement subit, toute la population qui devinait la cause de son départ, lui accorda sa sympathie. La jeune fille qu'il avait aimée lui était restée fidèle, les parents consentirent enfin à cette union. Mais le fils ne voulant rien demander à son père, il

fallut attendre l'âge où il lui fut permis de se passer de son consentement. Au risque de ne pas suivre en ce récit un ordre rigoureux, nous dirons tout de suite que cette union fut heureuse.

Pierre Lomont reprit le commerce de son oncle, devint riche à son tour. Mais sa fortune il la dut toute entière à ses rares qualités d'intelligence et d'honnêteté. Jamais, comme il l'avait juré, il n'accepta un sou de l'héritage paternel, laissant tout à ses sœurs.

Il eut deux enfants : une fille et un garçon. Celui-ci montra de réelles aptitudes pour l'étude. Ses dispositions naturelles et le milieu où il avait été élevé firent naître en lui le désir d'entrer dans les ordres. Il allait être ordonné lorsqu'il fut appelé à l'évêché. Là, il apprit malgré les circonlocutions dont ce « non possumus » fut enveloppé que les renseignements reçus sur le passé de sa famille ne lui permettaient pas d'exercer dans le diocèse où elle était connue. Quels ferments de révolte un tel arrêt ne doit-il pas déposer dans le cœur d'un jeune homme qui entre dans la vie conscient de son innocence, ignorant des iniquités sociales et des responsabilités qui, par dessus les générations, passent des aïeux à leurs descendants ?

Résolu à suivre jusqu'au bout sa vocation, il dut chercher dans l'exil un terrain disposé pour un apostolat. Ainsi se réalisait la prédiction de son père : « Mes enfants, après moi, vous maudiront encore ! »

X. L'héritage

Son fils parti, Lomont devint de jour en jour plus morose. Malgré lui, les paroles de l'enfant résonnaient vengeresses en sa mémoire. Tout semblait d'ailleurs concourir à préparer une expiation qu'il sentait inévitable et prochaine.

Sa femme était morte et dans les dernières paroles de la pauvre créature il avait perçu un reproche pour l'existence de complice qu'il lui avait imposée. Sa fille aînée s'enfonçait de plus en plus dans l'abjection, se livrant au premier venu, s'enivrant avec les rouliers. Lui-même, ne pouvant plus travailler, pour tromper ses loisirs et pour oublier, s'était mis à boire tout seul comme si la jovialité expansive de ses clients habituels lui eût fait mal. Enfin, et comme si pour la nuit, une Divinité vengeresse eût voulu l'enfermer seul avec ses pensées, il devint complètement aveugle.

Seule, la mélancolique Agnès restait à peu près irréprochable dans ce milieu dévergondé. Mais toute la charge de la maison retombait sur elle. Ce fut bientôt au-dessus de ses forces. Alors le père prit pour domestique un pauvre orphelin dont il était le parrain. Michelon était un rustre, inaccessible aux sentiments délicats. Mais c'était un rude travailleur. Aussi son parrain le tenait en particulière estime. Le maître déclinant de plus en plus, il conduisit bientôt toute la maison. Nanette avait d'abord cherché à s'attacher par ses faveurs cet auxiliaire précieux. Mais elle en fut pour ses frais. Michelon lui préférait Agnès. Et ce qui était fatal arriva. Celle-ci, mal défendue, comprenant que nul garçon de bonne famille ne jetterait les yeux sur elle, se prit pour le domestique d'un de ces amours d'arrière-saison si tenace et impétueux. Il fallut les marier. La consolation du vieux en donnant sa fille à un miséreux que les cas de conscience n'embarrassaient guère, fut que lui, du moins, ne chicanerait point sur la légitimité de sa Fortune, Prés, champs, tout cela était bon à recueillir, quelle qu'en fût l'origine.

Enfin, elle vint pour Lomont l'heure où devant l'imminence de la fin s'évanouissent les sophismes qui ont pu donner dans le mal à

l'âme une demi-quiétude, où l'homme seul à seul devant sa conscience s'interroge et se juge.

La religion d'ailleurs avait repris toute son autorité sur le vieux jacobin. En vain les esprits frustes essaient de s'affranchir des liens où les emprisonne la première éducation. Dans la nuit menaçante, c'est là qu'ils retrouvent une illusion de sécurité. La réaction qui s'était dessinée dans les idées, après n'avoir été d'abord que superficielle était descendue au tréfonds des âmes.

Bref, sentant son heure venue, Lomont avait fait appeler le prêtre. Mission difficile pour celui à qui incombait la tâche de décrocher une telle âme ! Sans être dans le secret de ce que fut cette confession in-extremis, nous pouvons par la suite des événements, reconstituer le drame. Car ce fut un drame qui se joua autour de ce lit de mourant.

Mis en demeure de restituer et n'ayant plus le temps ni les moyens nécessaires, le malheureux implorait de ses enfants un engagement qui le déliât. Son fils avait refusé de répondre à son appel : nous savons pourquoi. Quant à Nanette, quel fonds pouvait-on faire sur une promesse d'une telle dévergondée ? Restait Michelin ; la prière du mourant, plus encore la perspective d'hériter de tout, lui arrachèrent enfin l'engagement fatal. Se rendait-il compte, en le prenant, de sa gravité ? Il est peu probable. L'échéance d'ailleurs n'étant pas marquée dans le temps, lui apparaissait dans le lointain, où il la reléguerait comme inexistante. Et voilà comment le fatal « héritage des Spitzemberg » passa dans une famille où il apporta comme un levain de division, un sujet d'inquiétude et de malaise, de vices peut-être et la tache indélébile du déshonneur.

Ne poussons pas plus loin notre récit, ne citons plus de noms. La lente justice qui sort des choses mauvaises n'a pas besoin de ce renforcement de cruauté pour affliger davantage les innocents qui ont le malheur d'apporter en naissant dans leurs veines le sang des héritiers de Spitzemberg. Car, personne n'en doute, la restitution impossible aujourd'hui, n'a jamais eu lieu. Il y a prescription sans doute aux yeux de la loi humaine; la loi divine se trouvera bien un jour satisfaite, les conséquences matérielles s'élimineront avec le temps, seule la sanction de l'opinion publique est intraitable. C'est

qu'il entre dans son principe beaucoup moins de justice que de méchanceté.

XI. La Confession de Martin

— Mon bon, mon cher M. Pierrot, je vous en supplie au nom de notre vieille amitié...

Et le mourant, joignant les mains, tournait vers le prêtre qui l'assistait ses regards anxieux. Celui-ci, un grand vieillard aux cheveux blancs, face d'ascète, debout près du lit somptueux où le complice agonisait, regardait avec pitié cette puissance qui s'écroulait.

C'était une puissance en effet que ce bourgeois de province à qui une fortune prodigieuse, augmentée par tous les moyens, avait pendant toute sa vie donné une autorité devant laquelle tous s'inclinaient. Il avait même su, par une dévotion affectée plutôt que sincère, et des dons multipliés, imposer cette autorité au clergé de la paroisse.

Mais l'heure était venue où tous les masques tombent, où toutes les complaisances que les conventions sociales dictent aux hommes doivent s'effacer devant l'autorité des immortels principes qui sont à la base de toutes les religions et que résume un mot : la justice.

À la pâleur du prêtre, au frémissement incoercible qui courait le long de ses joues maigres, on devinait le violent combat qui se livrait en lui. Mais la résolution fut tôt prise. À la bonté proverbiale à laquelle on faisait appel, aux liens de l'amitié qu'on agitait à cette heure suprême, à tous ces sentiments qui se levaient pour obscurcir le devoir, le pasteur avec effort, mais délibérément, imposa silence et se leva en justicier.

— Il faut rendre ce que vous avez pris !

— Mais c'est impossible, l'honneur de ma famille, l'avenir de mes enfants, tout repose sur cet argent que, certes, je n'aurais pas dû accepter, mais que d'autres auraient pris pour en faire plus mauvais usage. Car vous ne me refuserez pas cette justice que jamais l'influence qu'il m'a donnée ne s'est employée à mal faire.

— Tout arbre dont les racines sont gâtées ne peut donner que de mauvais fruits. Ce n'est pas d'ailleurs de cela que nous avons à discuter et l'heure est trop grave pour nous livrer à des dissertations, vous avez recelé et gardé pour votre usage des biens qui n'étaient pas à vous. Or la loi de Dieu comme la loi humaine d'ailleurs, vous obligent, si vous tenez au pardon, à une restitution. Si l'on peut biaiser avec celle-ci, l'autre est intangible. Il faut rendre ce que vous avez pris !

— Mais vous avez bien donné l'absolution à Lomont qui, vous le savez, était le premier coupable.

— Je n'ai pas à vous rendre compte d'une conduite dont je suis seul à répondre devant ma conscience de prêtre. Cependant, sans rien livrer des secrets d'un pénitent, je puis bien attirer votre attention sur ce fait connu de tous : les enfants de Lomont se sont engagés, au nom de leur père, à la restitution que réclamait la justice. Cette promesse dégageait leur père. C'est à eux maintenant qu'incombe la charge de se laver du crime d'une famille. Vos enfants sont-ils prêts à venir ici me promettre sous serment, d'accepter la même obligation ?

— Tout ce que vous voudrez, mais pas cela ! J'ai élevé mes enfants dans le culte de l'honneur. Ils m'ont toujours cru un honnête homme. Quelle détresse en leur cœur, quelle honte pour eux s'ils venaient jamais à apprendre la vérité. L'idée qu'ils pourraient rougir de leur père m'est insupportable. Et puis vous voudriez que je les charge, eux, innocents, d'un fardeau si lourd à porter de honte et de responsabilités ? Oui, de responsabilités car la somme est trop forte pour qu'ils puissent jamais s'acquitter ! Avec les intérêts, puisque vous exigez les intérêts, ma fortune y suffirait-elle ? Vous voudriez que je condamne ainsi à la damnation ou à la misère ceux au bonheur de qui j'ai sacrifié mes forces et le repos de mon âme ? Car vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir quelle atroce existence j'ai menée. Pas une journée sans remords, pas une nuit sans réveil angoissé. Je souriais, je voulais paraître heureux et je traînais ma honte intérieure et le dégoût de moi au milieu de la joie des miens, au milieu des gens qui enviaient mon sort. Combien de fois n'ai-je pas jaloué la tranquille insouciance des manœuvres qui travaillaient pour moi et qui se plaignaient de l'existence. Ah ! s'ils

avaient su. Et vous voudriez que ce soit là l'héritage que je laisse à mes enfants ? Non, je ne les chargerai pas de ma faute et du poids dont cet or teint de sang a pesé sur mon cœur. Si quelqu'un doit expier, c'est le coupable. Mais j'espérais que, devant ces raisons, vous pourriez m'absoudre et que Dieu voudrait bien me pardonner.

— Vous n'avez pu croire, cependant, que l'absolution que j'aurais pu vous donner dans de telles conditions, ce que je ne pourrais faire sans sacrilège, serait ratifiée par celui qui lit au fond des cœurs ? Non, il faut rendre ! Et puisque la restitution ne peut s'opérer par vos enfants, il faut la faire vous-même. Le confesseur, dans votre cas, peut se charger de la réparation si vous lui en fournissez les moyens. De la sorte vous n'aurez pas à craindre de voir divulguer un secret sur lequel repose l'honneur de votre famille. Je n'ai même pas à faire connaître aux ayants droit l'origine de la restitution. Il me suffit de leur indiquer la cause.

— Hélas ! je vous ai déjà dit pourquoi cela est impossible. Je n'ai pas la somme disponible et je ne veux rien faire pour éveiller les soupçons que ne manqueraient pas de faire naître chez les miens les mesures nécessaires pour assurer cette restitution.

— Il le faut pourtant, votre salut est à ce prix et, comme vos heures sont comptées, ce n'est pas demain, c'est tout de suite qu'il faut prendre vos dispositions.

— Je vous le répète, je n'ai pas ce qu'il faut ; je ne peux rien tenter sans faire naître un scandale. Mais je puis vous faire un don assez important dont vous disposeriez au mieux des intérêts de l'Église. N'est-ce pas ainsi que bien des coupables ont racheté leur faute ?

— C'étaient des fautes qu'il ne leur était plus donné de réparer autrement, ou qui n'impliquaient pas la violation du droit d'autrui. Ce n'est pas votre cas puisque les enfants du malheureux Hugo sont encore vivants et attendent toujours qu'une heure de justice leur restitue au moins une partie de leur fortune. Vous vous êtes trompé en croyant qu'on peut marchander avec Dieu. Il faut rendre et rendre intégralement.

— Rendre. Si par impossible je parvenais à le faire, qui peut m'affirmer que mon sacrifice m'assurerait au moins le repos éternel ?

— Je ne puis préjuger de la sentence de Dieu. Tout ce que je sais, c'est que sa miséricorde comme sa justice est infinie. Faites ce qu'il vous demande et espérez en lui :

— Et s'il n'existait pas ? Si cette damnation dont la peur m'assiège n'était qu'un leurre ?

— Si vous n'y croyez pas, pourquoi m'avez-vous appelé ? Pourquoi m'infliger l'affront de faire semblant de prendre mon ministère au sérieux, quand au fond du cœur vous jouez une infâme comédie ?

— Pardon, je ne croyais pas vous contrister. Il faut avoir pitié de moi ; je suis un homme qui sombre et qui se raccroche au moindre rameau. Et puis je souffre !..

— Croyez-vous que je reste insensible à vos douleurs ? C'est le cœur meurtri que l'ami vous parle de la sorte. Mais, à cette heure, le devoir du prêtre prime tous les autres. À l'ordre que celui-ci vous donne, laissez-moi joindre la prière de celui-là. Si j'échoue, pourrai-je jamais me consoler de n'avoir pas su déployer assez de persuasion pour vous sauver ?

— Non, ne vous accusez pas. Si quelque chose avait pu me convaincre, vos raisons l'auraient fait depuis longtemps. Mais je ne peux pas, je ne peux pas !

— En ce cas, je n'ai que faire ici.

— Non, ne partez pas encore, attendez ! Dieu... que je souffre...

— Vous devez comprendre pourtant que cette conversation ne peut se prolonger. Oui ou non, consentez-vous à la restitution ?

— Laissez-moi réfléchir. Peut-être demain...

— Demain il ne sera plus temps et Dieu vous aura jugé. Profitez des quelques heures qu'il veut bien vous laisser pour vous réconcilier avec lui.

— Ah ! si je pouvais ! Mais non, je sens que je ne pourrai jamais !

— Les biens de la terre sont pourtant peu de choses au prix de votre âme.

— N'importe, je les ai, je les garde et je veux tenir le reste pour incertain. Merci, M. le Curé, mais, décidément, c'est non !

— Alors, adieu, Monsieur Martin. Adieu pour l'éternité ! Et reprenant le viatique, le prêtre ouvrit la porte et au milieu du silence impressionnant et intrigué de ceux qui attendaient là d'être introduits pour assister à la communion, il reprit le chemin de l'église.

Quand la famille rentra dans sa chambre, le malade avait de nouveau son visage fermé. Son indomptable énergie avait pris le dessus, et rien ne transparaissait de la tempête qui bouleversait son âme. Il mourut ainsi : larron et héros tout à la fois, acceptant la damnation par amour de ses enfants.

Quel esprit paradoxal osera donc encore affirmer que le bien d'autrui profite parfois à celui qui se l'approprie ?

FIN

Eugène MATHIS.

